
ABBÉ GASTON COURTOIS
SAINT
VINCENT DE PAUL
INRI
Robert Rigot 51
Collection Belles Histoires et Belles Vies
6

AVANT-PROPOS

C'EST à ce signe que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres comme Moi-même je vous ai aimés : *Telle est la parole de Notre Seigneur qui précise de cette manière le signe distinctif du chrétien : la charité.*

Dieu est charité, et c'est pourquoi, plus il y a de charité dans un homme, plus Dieu y vit.

C'est ce qui fait la sainteté rayonnante de saint Vincent de Paul, qui restera toujours l'un des saints les plus populaires de France.

Peu de saints ont eu une vie aussi variée, aussi mouvementée que la sienne, en un temps d'ailleurs qui ressemble assez au nôtre, où les guerres succédaient aux guerres, semant partout la misère et la ruine.

Mais aussi, peu de saints ont eu une vie aussi active et aussi féconde.

Avec un génie d'organisation qui tenait du prodige, il sut mettre sur pied hôpitaux pour les malades, hospices pour les vieillards, orphelinats pour les enfants abandonnés, missions dans les campagnes paganisées, missions dans les pays lointains, fondation de deux sociétés religieuses qui comptent parmi les plus importantes de la Chrétienté... et tout cela, il le réalisait tout simplement, tout bonnement, sans « enjamber sur la Providence », comme il aimait à le répéter.

Mais parce que son âme était toute « détrempée de charité divine », Dieu, par lui, agissait et accomplissait des œuvres qui durent encore.

Avoir une âme toute « détrempée » de charité divine, n'est-ce pas là l'idéal du véritable chrétien?

C'est à l'âge où vous êtes que, jeune pâtre, en son village des Landes, comme deux siècles auparavant Jeanne en son village de Lorraine, il avait fait l'apprentissage de la charité.

C'est à l'âge où vous êtes que vous devez prendre cette habitude du souci des autres et développer le désir, non seulement d'éviter ce qui pourrait faire du mal ou de la peine à ceux qui vous entourent, mais de les aider et de leur faire plaisir.

Lisez avec votre cœur, autant qu'avec vos yeux, cette vie de saint Vincent de Paul. Puissiez-vous devenir, à son exemple, des « héros de charité ».

Gaston COURTOIS.



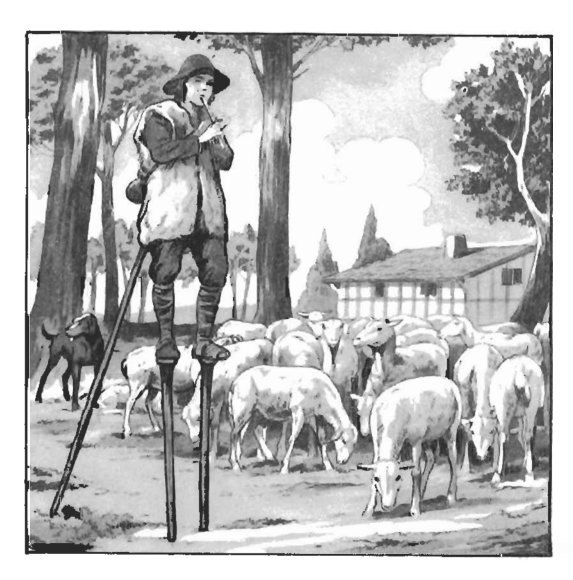
1 C'est le 24 avril 1581 que naquit le petit Vincent de Paul, d'une famille paysanne habitant au village de Pouy, dans les Landes. (Regarde sur ta carte de France où se trouvent les Landes, en bas à gauche, pas très loin de l'Espagne).

Vincent fut baptisé peu de jours après sa naissance, car ses parents étaient d'excellents chrétiens, et pour rien au monde ils n'auraient voulu retarder le moment où leur petit enfant pouvait par le baptême devenir un fils de Dieu.



2 Les Landes, à cette époque-là, n'avaient pas encore la belle forêt de pins qui en fait aujourd'hui la richesse. Le sol, plutôt sablonneux, était maigre. Il n'y poussait que du seigle et du maïs. Il fallait beaucoup de courage pour en tirer de quoi vivre, mais le travail, même dur, n'a jamais effrayé le paysan de France.

C'est avec entrain que Jean de Paul, le père de Vincent, se donnait à sa besogne pour nourrir sa nombreuse famille.



3 De bonne heure Vincent, comme ses cinq frères et sœurs, fut employé aux travaux de la ferme. Souvent il allait dans les pâturages garder les troupeaux.

Comme dans cette région plate le sol, à la saison des pluies, se transformait facilement en marécages, c'est du haut de ses échasses que le petit Vincent surveillait ses bêtes, à la mode du pays. Quel bon moyen de n'avoir jamais les pieds mouillés, mais il fallait savoir garder l'équilibre !



4 A la maison, l'installation était plutôt rustique. Ainsi, en ce temps-là, l'étable des bêtes, le plus souvent, n'était séparée de l'habitation que par une cloison en planches dont on faisait glisser les panneaux. Il y avait double avantage : en hiver, cela servait de chauffage central ; et puis il n'y avait pas besoin de se déranger pour nourrir les bêtes : les vaches passaient la tête par l'ouverture et recevaient leur ration de paille hachée et de maïs.



5 D'ailleurs, hiver comme été, la vie était très régulière. Chacun avait sa part de travaux et s'y adonnait avec bonne humeur, sous le regard de Dieu. On a meilleur cœur à l'ouvrage quand on travaille en pensant à Lui.

Le soir, à la veillée, on lisait la vie des saints, on faisait la prière en commun, on pensait aux défunts de la famille et, avant de se coucher, les enfants demandaient la bénédiction de leurs parents.



6 Sans être très riches, les parents de Vincent n'étaient pas dans la misère, et de temps en temps ils lui donnaient quelques sols comme argent de poche, pour donner à la quête le dimanche, ou pour faire l'aumône aux pauvres.

Vincent avait très bon cœur. Un jour, ayant rencontré un pauvre miséreux, il lui donna sans hésiter toute sa fortune qui s'élevait à 30 pièces. Il savait déjà que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu.



7 Vincent aimait beaucoup la Sainte Vierge. Sa maman lui avait appris, quand il était encore tout petit, à lui parler cœur à cœur et à s'adresser à elle en toutes circonstances.

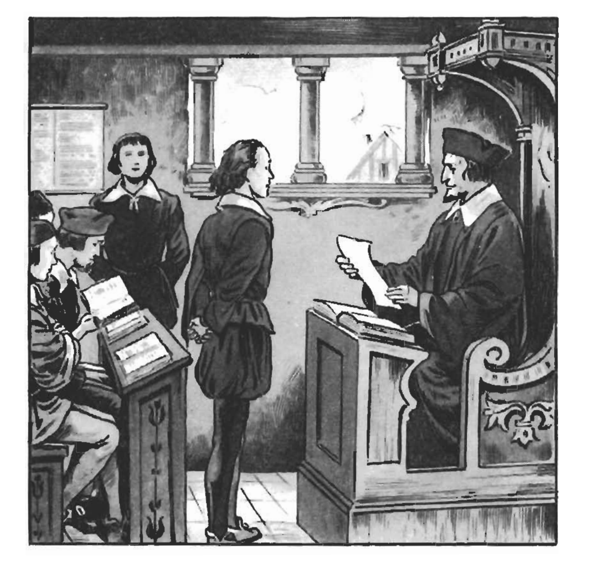
Comme tous les petits pâtres chrétiens, il aimait à construire en son honneur des chapelles de feuillage.

Une ou deux fois par an, il allait en pèlerinage avec sa famille à Buglose, où Notre Dame était particulièrement vénérée.



8 Il en revenait chaque fois plus décidé à ne jamais rien lui refuser. D'ailleurs, plus il aimait la Sainte Vierge, plus il aimait Jésus, et plus aussi il se sentait heureux.

L'époque de la Première Communion approchait. Au catéchisme, il se montra si studieux et si fervent que le bon curé conseilla vivement à ses parents de l'envoyer à la ville, dès la prochaine rentrée scolaire, pour lui faire continuer ses études.



9 Un ami de sa famille, M. de Comet, avocat à la Cour de Dax, l'avait lui aussi remarqué et il encouragea ses parents à le faire entrer au collège de cette ville.

Vincent y resta trois ans et y suivit avec succès des cours de grammaire. Il y apprit aussi le latin.

Il était pour ses camarades un exemple de travail acharné, si bien qu'au bout de peu de temps, M. de Comet lui demanda de devenir le précepteur de ses fils.



10 Il prit là le goût de l'apostolat. Faire du bien aux âmes, qu'y a-t-il de plus beau ! Et voici que grandit en lui le désir de devenir le prêtre de Jésus.

M. de Comet l'y encouragea. Il fallait pour cela faire de longues études de théologie à l'Université la plus proche qui était celle de Toulouse.

En bon chrétien qu'il était, le père de Vincent vendit une paire de bœufs pour lui assurer ses frais de séjour.



11 A 16 ans, lors d'une cérémonie où l'Evêque coupe quelques cheveux aux futurs prêtres, Vincent reçut la tonsure. Cela signifiait qu'il entrait dans le clergé et que, désormais, il devrait porter la soutane.

Pendant cinq ans encore, il étudia les sciences religieuses, tout en continuant à s'occuper de jeunes élèves qui aimaient beaucoup la clarté de son enseignement et la jovialité de son caractère ; ce qui ne l'empêchait pas d'être ferme quand il le fallait !



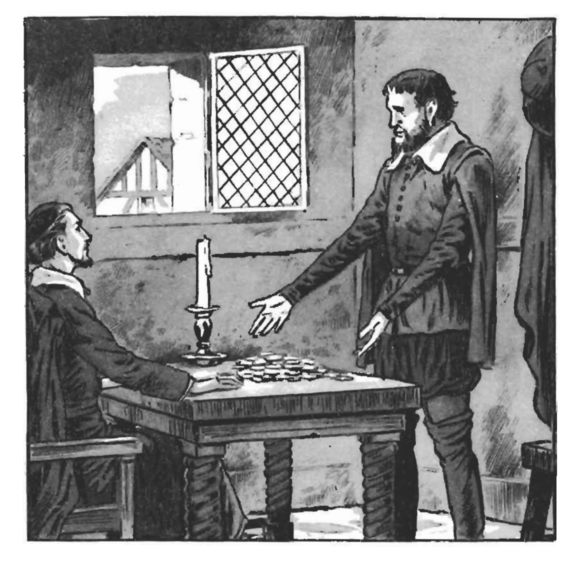
12 Après avoir reçu les ordres mineurs, le sous-diaconat, puis le diaconat, il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1600. Il n'avait pas encore 21 ans. C'était bien jeune. Aujourd'hui il faut avoir au moins 24 ans pour recevoir l'ordination sacerdotale, mais à cette époque, on était moins sévère.

C'est à Buzet, dans une chapelle solitaire au fond des bois, où il avait souvent prié quand il était enfant, qu'il célébra avec ferveur sa première messe.



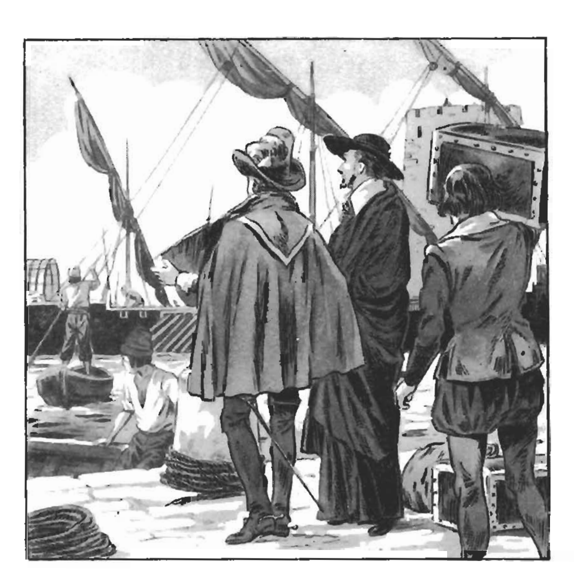
13 Ses études l'intéressaient beaucoup. Il aurait voulu pouvoir les continuer encore. On n'est jamais trop savant quand on veut faire du bien.

Vincent avait contracté quelques dettes pour achever sa théologie. Heureusement, une bonne dame, en mourant, l'avait fait son héritier. Mais l'héritage consistait surtout dans une somme d'argent que devait à la défunte un débiteur malhonnête, lequel, pour ne pas payer, s'était enfui jusqu'à Marseille.



14 Vincent n'hésita pas : il partit immédiatement pour Marseille. Là, il finit par retrouver le mauvais garnement qui, se sentant dans son tort, lui offrit 300 écus.

C'était beaucoup moins que ce qui lui était dû, mais, avec son bon sens, Vincent se dit : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ; un mauvais arrangement vaut souvent mieux qu'un bon procès. » Dans un esprit de conciliation, Vincent accepta. Cette somme lui permettait au moins de rembourser l'argent emprunté.



15 Il se disposait à rentrer à Toulouse par le coche, quand un gentilhomme gascon, logé dans la même auberge, lui proposa de l'emmener par bateau jusqu'à Narbonne. C'était une économie de temps et d'argent, car les voyages par diligence étaient longs, pénibles et coûteux.

Vincent accepta l'offre de bon cœur. Une promenade en mer par beau temps, qu'y a-t-il de plus agréable ! Les deux compagnons, joyeux et confiants, s'embarquèrent à Beaucaire pour descendre le Rhône.



16 Le vent soufflait dans la bonne direction et le bateau filait bien droit. Le soleil brillait, la Méditerranée était calme, tout allait bien à bord.

Mais voici qu'à l'horizon apparurent trois navires corsaires turcs, à l'affût des barques qui revenaient de la foire de Beaucaire.

Mieux équipés, les corsaires rejoignirent le bateau français, l'encadrèrent et lui coupèrent la route.



17 Bientôt, les pirates commencèrent l'abordage. Courageusement, les marins français se défendirent, et Vincent se battit au milieu d'eux.

Trois des marins furent tués, tous les autres blessés. Vincent reçut même une flèche à l'épaule et un coup de sabre à la jambe. Le combat était trop inégal...

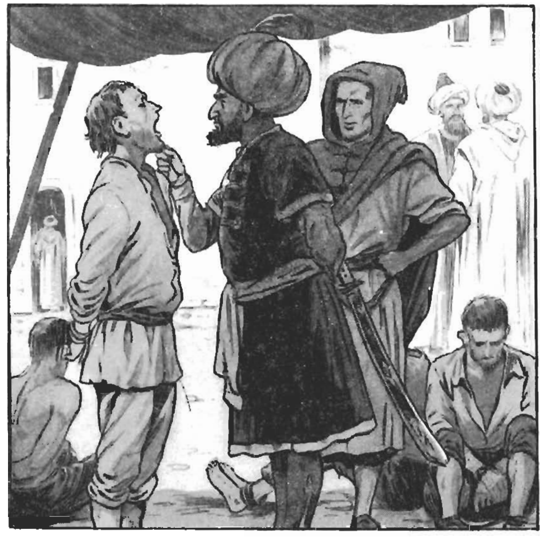
Les Turcs firent prisonnier tout l'équipage (y compris nos deux passagers) pour le réduire en esclavage.



18 Au bout de huit jours de voyage, ils arrivèrent en rade de Tunis.

Vincent avait été dépouillé de toutes ses affaires et naturellement de tout son argent.

Les pirates lui donnèrent de gros habits de toile, un bonnet de forçat, lui firent faire cinq ou six fois le tour de la ville avec ses compagnons afin d'attirer les acheteurs, et finalement le mirent en vente sur le marché des esclaves.



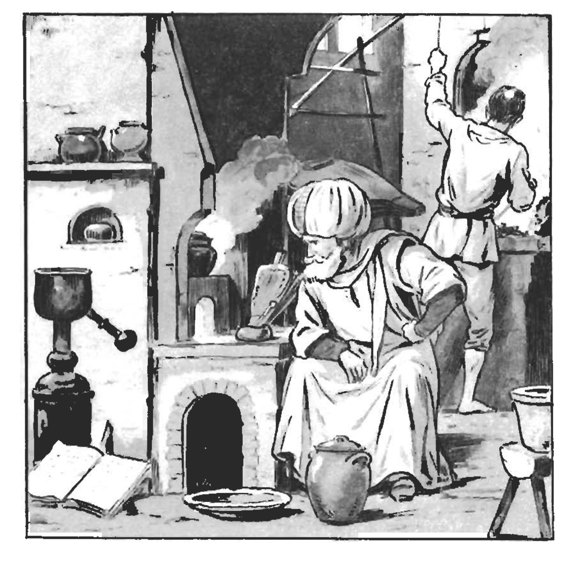
19 Ce marché des esclaves était semblable à un marché de bestiaux. Les acheteurs faisaient ouvrir la bouche, visitaient les dents, palpaient les côtes, enfonçaient leurs doigts dans les blessures mal cicatrisées pour en voir la profondeur, et ils marchandaient le prix comme s'il s'était agi d'un bœuf ou d'un âne.

Tu vois ce qui arrive quand les hommes n'ont plus au cœur la charité pour leurs frères : ils les traitent comme des bêtes de somme.



20 Vincent fut finalement acheté par un pêcheur qui avait besoin d'un compagnon sur sa barque de pêche. Mais Vincent, encore mal remis de ses blessures, était sujet au mal de mer, et comme il était continuellement malade, son maître s'en débarrassa et le renvoya au marché des esclaves.

Cette fois, Vincent fut remarqué par un vieillard qui était à la fois médecin et alchimiste. On appelait ainsi les savants qui cherchaient le moyen de transformer les métaux en or.



21 Ce maître était humain. Il paya Vincent un bon prix et l'emmena chez lui. Il se rendit vite compte à qui il avait affaire.

Au lieu de le maltraiter, il intéressa son nouvel esclave à son travail et à ses recherches. Mais la tâche confiée à Vincent était dure : il fallait, dans un pays où la chaleur est déjà étouffante, entretenir le feu de douze grands fours qui devaient servir à la fusion des métaux.



22 Tout en accomplissant consciencieusement sa besogne, Vincent ne cessait de prier la Sainte Vierge pour obtenir sa délivrance. Il avait confiance qu'un jour ou l'autre, il serait exaucé.

En attendant, courageusement, il profitait de l'expérience du vieux savant qui, l'ayant pris en amitié, lui enseignait la médecine et la chimie. Il se disait — et la suite montrera qu'il avait raison — : tout peut servir.



23 La renommée du vieux médecin, son maître, s'étendait fort loin. On parlait de lui jusqu'à Constantinople. Le grand Sultan fut désireux de le voir et l'invita à sa cour. C'était là une obligation à laquelle, malgré son grand âge, il ne pouvait se dérober.

Avant de quitter Tunis, il confia Vincent à son neveu. Mais voici que, pendant la traversée, il tomba malade et mourut. On était en août 1606. Cela faisait presque un an que Vincent était avec lui.



24 Le neveu hérita de son oncle, mais il ne tenait pas à continuer ses recherches scientifiques. Il préférait vendre tout ce qu'il pouvait des affaires de son oncle pour avoir de l'argent.

Comme le bruit courait que l'ambassadeur de France en Turquie venait d'obtenir l'autorisation de libérer les esclaves chrétiens et que bientôt il allait venir à Tunis, vite il remit Vincent en vente au marché, sans lui demander son avis, bien entendu.



25 Vincent continuait à prier Notre Dame et ne se décourageait pas. Cette fois-ci, il fut acheté par un Niçois qui, pour échapper au sort malheureux des captifs, avait renié sa religion et s'était fait Mahométan.

Le renégat avait reçu du Sultan de Tunis, en récompense de son apostasie, une métairie dans la montagne, mais ce n'était pas cela qui pouvait le rendre heureux. On n'est jamais heureux quand on est un lâche.



26 C'est donc chez lui que Vincent fut employé à labourer de mauvais champs dans un pays chaud et aride.

Vincent n'était pas maltraité, mais il était mal nourri et mal logé. Il offrit sa souffrance pour la conversion de son maître et, pour s'encourager à la besogne, il ne cessait de chanter des cantiques à la Sainte Vierge. Il savait bien qu'elle ne l'abandonnerait pas !

Tu vas voir comment cette confiance fut récompensée.



27 Le renégat s'était marié avec une femme arabe qui priait Dieu et avait bon cœur. Elle avait remarqué la piété de Vincent et était émue jusqu'aux larmes en entendant chanter les louanges divines avec une si belle voix.

Elle lui demanda un jour de lui traduire ses cantiques, spécialement le « Salve Regina ».

Vincent le fit avec toute l'ardeur de sa foi, si bien qu'elle voulut avoir des explications plus complètes sur la religion chrétienne.



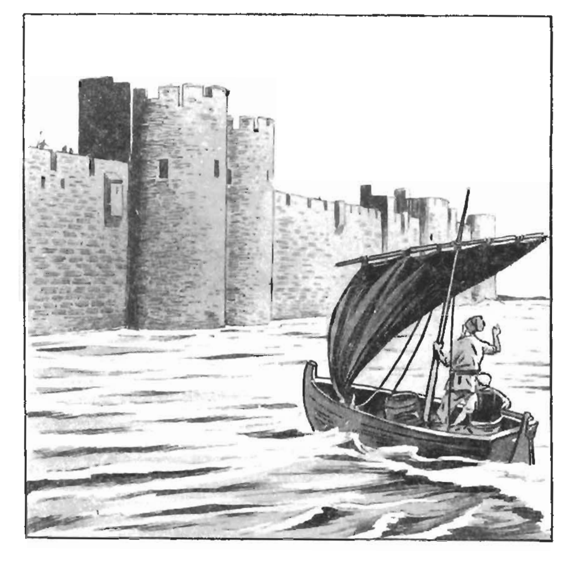
28 Vincent lui raconta alors la plus belle histoire : celle de Jésus venu sur terre pour sauver tous les hommes et leur apprendre à s'aimer. A écouter Vincent les heures parurent bien courtes.

Le soir, en rentrant chez elle, elle dit à son mari son émerveillement de tout ce qu'elle avait entendu. Dans son enthousiasme, elle alla même jusqu'à lui reprocher d'avoir abandonné une religion si belle.



29 Elle fit si bien que le renégat, bouleversé, décida de se refaire chrétien.

En effet, dès le lendemain matin, il alla trouver Vincent qui travaillait aux champs. Il tomba à ses genoux, lui raconta toute sa vie et le désir qu'il avait de se convertir. Encouragé par Vincent, il décida que tous les deux profiteraient de la première occasion pour quitter le pays musulman et revenir en France où il pourrait expier ses péchés.



30 Tu devines combien grande était la joie de Vincent. Visiblement, la Sainte Vierge l'exauçait. Toutefois, il fallait être prudent et sa patience devait être mise à l'épreuve. Il fallut en effet attendre encore une dizaine de mois pour que vînt l'occasion rêvée.

Une nuit de juin, Vincent et son converti s'embarquèrent clandestinement et quittèrent la côte tunisienne, sans donner l'éveil. Après une traversée sans histoire, ils arrivèrent à Aigues-Mortes.



31 D'Aigues-Mortes, Vincent et son compagnon arrivèrent en Avignon.

Dans cette ville célèbre habitait le vice-légat du Pape qui s'appelait Monseigneur de Montorio.

Ce fut là, dans l'église Saint-Pierre, qu'en présence du vice-légat, l'apostat tout en larmes fit son abjuration et fut réintégré dans l'Eglise catholique.

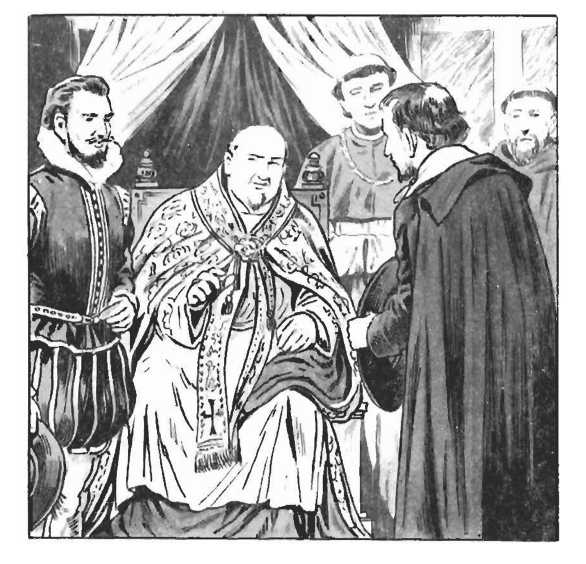
C'était un fait tellement extraordinaire que tout le monde en parlait.



32 Comme il l'avait promis à Vincent, le nouveau converti demanda à faire pénitence de sa faute dans un couvent.

Mgr de Montorio, ému de cette conversion si sincère, résolut de l'emmener à Rome avec celui qui avait été l'instrument de la miséricorde divine.

Le converti entra au monastère des Frères de la Charité, où il devait se consacrer jusqu'à sa mort au soin des malades. Vincent, qui avait gagné l'amitié et la confiance du vice-légat, séjourna quelque temps à Rome.



33 Ne restant jamais inactif, il en profita pour suivre des cours de théologie qui se donnaient dans l'Université romaine.

Les expériences de chimie que Vincent avait retenues de son maître arabe avaient contribué à son succès auprès des prélats romains, mais surtout son intelligence, son bon sens, sa piété et l'histoire de la conversion de son maître tunisien avaient attiré sur lui l'attention du Pape Paul V et de l'Ambassadeur de France, Savary de Brêves.



34 En 1608, ils lui confièrent une mission confidentielle pour le roi Henri IV.

Vincent partit donc pour Paris.

Le Roi le reçut d'autant mieux qu'ils étaient tous les deux de la même région de France. (Il n'y a pas loin, en effet, du Béarn aux Landes). Comme Vincent n'avait pas d'emploi, le Roi, pour le récompenser de son ambassade, le fit nommer aumônier de la Reine Margot.



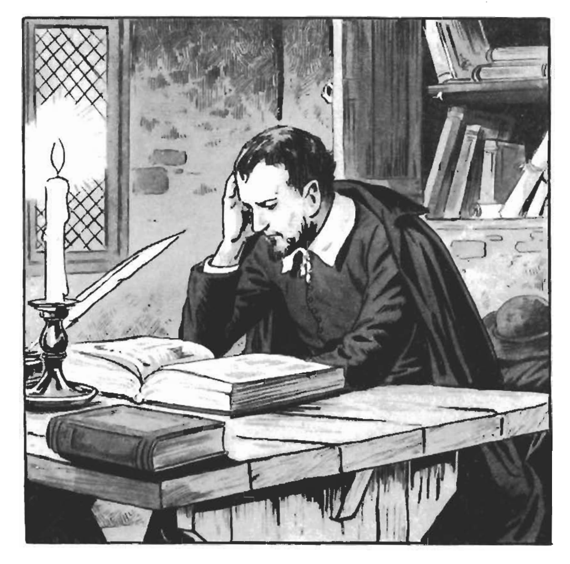
35 Cette reine, très intelligente et très cultivée, habitait sur la rive gauche de la Seine un somptueux palais tout proche du Pont-Neuf, sur l'emplacement actuel de l'Institut.

Décidée à réparer une vie désordonnée, elle était devenue très dévote et très charitable.

Elle accepta volontiers l'offre que lui fit le roi de prendre Vincent comme aumônier.



36 A ce titre, elle le chargea de distribuer d'importantes sommes d'argent aux pauvres qui venaient assiéger son palais, et d'aller visiter en son nom les malades de l'Hôpital de la Charité. Vincent préférait s'occuper des pauvres que de fréquenter les riches seigneurs. Cependant, il eut plusieurs fois l'occasion de rencontrer le Dauphin, c'est-à-dire le futur Louis XIII, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, dont la reine Margot avait fait son héritier.



37 Comme la charge d'aumônier lui laissait des loisirs, Vincent les utilisait en suivant les leçons données par les illustres professeurs qui enseignaient à la Sorbonne. Il préparait le diplôme de licence en droit canonique.

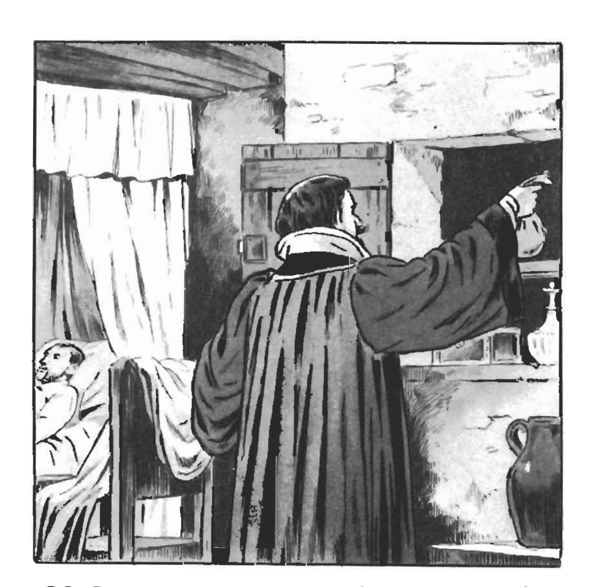
Vincent, tu le vois, continuait à étudier, il ne perdait jamais son temps : « Il faut, disait-il, profiter de toutes les occasions pour se cultiver et se rendre ainsi plus capable de servir Dieu et les hommes. »



38 S'il distribuait de riches aumônes, lui-même restait pauvre. Il avait refusé d'habiter au palais. Il ne se sentait pas à l'aise dans le luxe et la frivolité de la Cour.

Par économie et par humilité, il avait accepté de partager, à l'hôtel, la chambre d'un de ses compatriotes, juge au tribunal, M. de Sore.

Il lui arriva un jour une pénible histoire...



39 Son compagnon possédait un sac plein d'écus, qu'il avait l'habitude de ranger dans le placard ; mais comme il était très distrait, il oubliait souvent la clé sur la serrure.

Or un jour, Vincent s'était couché avec de la fièvre. Depuis son séjour dans le climat malsain de l'Afrique, il avait en effet de temps en temps des crises de paludisme.

Des remèdes avaient été commandés chez l'apothicaire : c'est ainsi qu'on appelait à cette époque un pharmacien.



40 Le garçon de courses apporta les remèdes, tandis que Vincent dormait profondément. Ayant remarqué la clé sur le placard, il l'ouvrit, s'empara de l'argent et s'enfuit, en le cachant sous son manteau.

A son retour, le juge, voyant le placard ouvert, vidé de son précieux contenu, demanda des explications à Vincent. Celui-ci, pendant son sommeil, n'avait rien vu ni entendu. M. de Sore, en colère, accusa Vincent d'être le voleur et ameuta tout le quartier contre lui.



41 Vincent affirma calmement son innocence, mais ne pouvant arriver à la démontrer, supporta en silence l'injuste accusation.

Or, quelques années plus tard, le véritable voleur qui, pour un autre larcin, avait été mis en prison à Bordeaux, fit appeler M. de Sore qui habitait cette ville et lui avoua sa faute.

Le juge écrivit immédiatement au Saint pour lui demander pardon. Il y avait longtemps que Vincent avait pardonné.



42 Parmi les personnages que rencontrait Vincent à cette époque, il faut citer le Cardinal de Bérulle qui eut sur lui une grande influence.

Ce personnage avait une grande réputation de sainteté ; il avait fait venir d'Espagne en France les religieuses carmélites, réformées quelques années auparavant par Sainte Thérèse d'Avila.

(Les Carmélites sont des religieuses qui se consacrent à prier et à faire pénitence pour la conversion des pécheurs).



43 Sur ces entrefaites, un grave événement survint : le 14 mai 1610, Henri IV était assassiné par un fou, Ravaillac, rue de la Ferronnerie dans le quartier des Halles, à Paris.

Tout le monde était très ému. Le Cardinal de Bérulle invita Monsieur Vincent et un autre saint prêtre, Monsieur Bourdoise, à venir avec lui prier dans une retraite de plusieurs jours et étudier un moyen de refaire une France chrétienne. Depuis cinquante ans, la France avait tellement souffert des guerres de religion !



44 Le Cardinal de Bérulle fut d'avis que, pour refaire une France chrétienne, il fallait fonder une Congrégation de prêtres qui s'adonneraient à l'étude et feraient rayonner la pensée chrétienne par l'enseignement et la prédication.

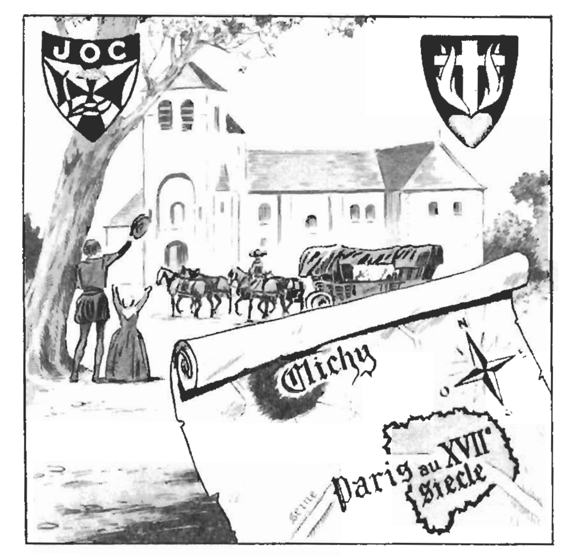
Il décida de fonder, en France, la Société de l'Oratoire, sur le modèle de celle que Saint Philippe de Néri avait fondée en Italie.

Beaucoup de saints prêtres se mirent sous la conduite de Monsieur de Bérulle.



45 Vincent passa une année à l'Oratoire, approfondissant sa formation par la prière et l'étude des saints Livres. Mais, tout en méditant, il n'oubliait pas la misère spirituelle du pauvre peuple.

Précisément, parmi les disciples de l'Oratoire, se trouvait Monsieur Bourgoing, curé de Clichy. Monsieur de Bérulle, voulant qu'il consacrât tout son temps à la congrégation naissante, lui demanda de passer sa cure de Clichy à Monsieur Vincent.



46 C'est ainsi qu'en 1612, le 2 mai, Saint Vincent de Paul devint curé de Clichy, paroisse de la banlieue nord de Paris, qui porte aujourd'hui son nom, et où, trois siècles plus tard, en 1926, l'Abbé Georges Guérin devait fonder la J.O.C. française.

Aujourd'hui, cette paroisse est confiée à la Congrégation des Fils de la Charité, fondée en 1918 à Clichy même, par le Révérend Père Anizan, dans l'esprit de Monsieur Vincent.



47 Au XVIIe siècle, la paroisse de Clichy s'étendait très loin et comptait plusieurs centaines d'habitants, constitués surtout de maraîchers.

Vincent, se rappelant ses origines paysannes, se trouva tout de suite à l'aise avec eux.

Sa grande bonté, sa simplicité, gagnèrent très vite les cœurs et transformèrent tellement cette paroisse qu'on parlait partout des « Anges de Clichy ».



48 Son premier soin fut de restaurer l'église qui tombait en ruines. On a construit depuis, tout à côté, une église neuve, plus spacieuse, car la paroisse s'est beaucoup développée ; mais on a conservé l'église de 1612, ainsi que la chaire d'où Vincent faisait le catéchisme aux grands et aux petits.

Dans cette église, il veilla à ce que les offices soient vivants et intéressants pour tous. La paroisse était réputée pour les beaux chants que tout le peuple chantait.



49 On raconte qu'un jour, étant allé au château du Landy, qui se trouve proche de l'église, il rencontra une jeune fille qui venait y séjourner chez des amis. Elle s'appelait Louise de Marillac et devait, plus tard, fonder avec lui les Filles de la Charité.

Lors de l'hiver 1613, le petit village de Gennevilliers fut envahi par une terrible inondation. Vincent, qui était très courageux, s'y rendit en barque et sauva, au péril de sa vie, un grand nombre d'habitants.



50 Partout où il passait, Vincent était aimé, sans même qu'il eût besoin de le chercher.

Mais, au bout d'un an, le Cardinal de Bérulle appela Vincent à d'autres fonctions. Ce fut un vrai désespoir dans la paroisse. Les habitants accompagnèrent en pleurant leur curé sur la route du départ et jamais ils ne l'oublièrent.

Vincent non plus ne les oublia pas. Il garda toute sa vie un souvenir ému de sa paroisse de Clichy.



51 Si Monsieur de Bérulle avait obligé Monsieur Vincent à quitter Clichy, c'était pour lui confier une mission très importante. Monsieur de Gondi, personnage considérable de l'époque, Général des Galères, Commandant en Chef des Flottes royales, avait demandé à Monsieur de Bérulle un précepteur pour ses enfants. Le Cardinal avait désigné Vincent.

Celui-ci préférait l'apostolat auprès des paysans au service des puissants de la terre...

Mais il était obéissant ; il se soumit.



52 Le Bon Dieu avait ses vues. Quelquefois, il arrive qu'on ne voie pas très bien pourquoi le Seigneur nous fait prendre une route qui est à l'opposé de celle que nous pensions suivre. Mais au bout d'un certain temps, on s'aperçoit qu'on a bien fait d'obéir au Bon Dieu qui sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Si Vincent n'avait pas obéi au Cardinal de Bérulle, il n'aurait pas pu faire tout le bien que, grâce à ses relations avec les riches familles de l'époque, il devait faire plus tard.



53 Monsieur Vincent fut donc nommé précepteur des enfants de Monsieur de Gondi. Au début, il s'occupa surtout de l'aîné, Pierre, qui, en 1613, avait 11 ans ; les deux autres étaient trop jeunes.

Vincent s'intéressait également aux domestiques du château (pour lui comme au regard de Dieu, l'âme d'un valet avait autant d'importance que celle d'un seigneur). Il les réconfortait et les aidait surtout à mieux aimer le Sauveur Jésus.



54 Monsieur de Gondi, qui s'y connaissait en hommes, appréciait la valeur de Monsieur Vincent et subissait son influence.

C'était pourtant une forte personnalité. Les gentilshommes d'alors l'aimaient pour sa magnificence de prince, mais le redoutaient pour sa bravoure et sa violence.

Volontiers, pour le moindre prétexte, Monsieur de Gondi tirait son épée et se battait en duel; ce qui, tu le sais, est défendu par Dieu et par l'Eglise.



55 Pourtant, Monsieur de Gondi était profondément croyant. Un jour, avant de se battre en duel, il voulut assister à la messe que disait Monsieur Vincent. A la fin de la messe, Monsieur Vincent se mit à genoux aux pieds du prince et lui dit : « Monsieur, je sais que vous avez le projet de vous battre aujourd'hui en duel. Je vous demande d'y renoncer et je vous dis de la part de Dieu que, si vous n'obéissez pas, le Seigneur exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité. »



56 Le prince n'était pas habitué à entendre pareil langage, mais, devant une telle fermeté et une telle audace, il se soumit et décida de ne plus jamais se battre. C'était méritoire car, à cette époque, le duel était un privilège réservé aux seigneurs.

L'incident ne fit que faire grandir l'estime et l'admiration que Monsieur de Gondi éprouvait déjà pour Monsieur Vincent. Loin de lui en vouloir, il devint l'un de ses bienfaiteurs les plus généreux et les plus fidèles.



57 Madame de Gondi se rendit compte, elle aussi, de la sainteté de celui que le Cardinal de Bérulle avait donné comme précepteur à ses enfants.

Elle prit donc Monsieur Vincent comme directeur de sa conscience. C'était une personne très pieuse, mais fort inquiète, et c'est seulement auprès de Monsieur Vincent qu'elle trouvait la paix de l'âme. Aussi désirait-elle le garder auprès d'elle.



58 Or, Madame de Gondi avait de grandes propriétés en Picardie et, malheureusement, les paysans étaient abandonnés au point de vue religieux. Par manque de prêtres, presque personne ne s'occupait d'eux.

En 1617, Madame de Gondi avait emmené avec elle, dans son château de Folleville, Monsieur Vincent. Celui-ci en profita pour réunir tous les paysans à l'église et il leur adressa la parole avec tant de foi et d'amour que tous demandèrent à se confesser.



59 Vincent comprit ce jour-là l'urgence d'aller au secours du pauvre peuple des campagnes, en organisant partout des missions.

Il souhaitait vivement pouvoir s'y consacrer. Il s'en ouvrit à son conseiller, le Cardinal de Bérulle.

Celui-ci venait justement de recevoir une lettre des Oratoriens de Lyon qui lui décrivaient l'état lamentable d'une importante paroisse de la région, Châtillon-les-Dombes.



60 Il offrit à Vincent d'en devenir le curé. Vincent accepta avec empressement.

Pour ne pas être retenu par les supplications de Monsieur et Madame de Gondi, il partit un beau soir sans même prendre congé et leur dire où il allait, laissant à Monsieur de Bérulle le soin de les avertir.

Il avait tellement hâte de retrouver les pauvres !

Le voici qui arrive à Châtillon.



61 Son baluchon est maigre mais son âme est brûlante.

Le pays était en effet bien pauvre au point de vue religieux, et il trouva Châtillon un peu comme Monsieur Vianney devait, deux siècles plus tard, trouver le village d'Ars quand il y fut nommé curé.

Les deux pays d'ailleurs se trouvent dans la même région — et leurs habitants se souviennent encore aujourd'hui du saint qui a passé chez eux.



62 A Châtillon, quand Monsieur Vincent arriva, personne n'était là pour le recevoir. La population était devenue indifférente, sinon impie.

L'église ne servait plus au culte. Elle était complètement délabrée. Les bêtes venaient s'y réfugier. Les catholiques donnaient le mauvais exemple et n'avaient plus aucune piété. Les protestants étaient nombreux. Le pays était divisé. Les gens ne s'entendaient pas et se disputaient souvent.



63 Comme le presbytère était occupé par des pauvres qui s'y étaient installés, Monsieur Vincent logea tout bonnement à l'hôtellerie, qui était pourtant tenue par un protestant nommé Jean Beynier. Vincent se garda bien de discuter avec lui. Mais, rien que par l'exemple de sa bonté et de sa foi, Vincent changea le cœur de son hôte. Beynier abjura le protestantisme et se fit l'un des collaborateurs du nouveau curé. (Monsieur Vincent ne voyait pas dans les protestants des ennemis, mais des frères).



64 Vincent commença, comme il l'avait fait à Clichy, par remettre l'église en état.

Puis, il attira du monde en organisant de dignes cérémonies et en faisant exécuter de beaux chants.

Comme à Clichy aussi, il se mit à faire le catéchisme avec tant d'émotion et de simplicité, que son auditoire grandissait de dimanche en dimanche.

Les conversions se multiplièrent et en cinq mois le bourg fut tout transformé.



65 Il y avait dans le pays un gentilhomme nommé Monsieur de Rougemont, qui se battait sans cesse en duel. Il avait déjà tué beaucoup de monde. D'un caractère épouvantable, il se disputait pour la plus futile raison. Aussi tout le monde le craignait et personne n'osait l'approcher.

Vincent alla le voir, lui fit comprendre avec douceur, mais fermeté, la gravité de sa conduite. Cet homme fougueux se radoucit et résolut de changer de vie.



66 En ce temps-là, c'était dur pour un gentilhomme de renoncer à se battre. Mais sa conversion était sincère et, pour ne pas être à nouveau tenté, Monsieur de Rougemont résolut de briser contre un rocher cette épée à laquelle il tenait par-dessus tout.

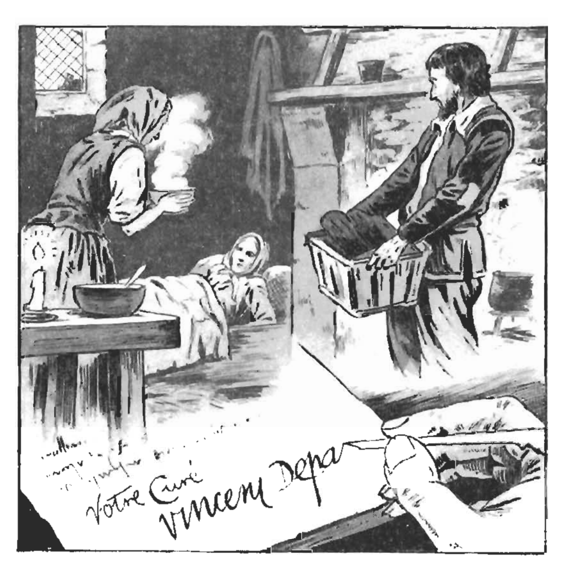
C'était le plus grand sacrifice que Dieu pouvait lui demander. Il le fit courageusement.

Mais Dieu le récompensa en lui accordant la grâce de devenir un chrétien modèle.



67 Un dimanche matin, au moment où le nouveau curé allait célébrer la sainte messe, on vint lui dire que, dans une maison du bourg, toute une famille était malade sans qu'il restât une seule personne bien portante pour soigner les autres. Monsieur Vincent recommanda cette famille au prône avec émotion.

L'après-midi, lorsqu'il voulut s'y rendre lui-même, il rencontra sur le chemin une véritable procession de gens qui allaient et venaient pour apporter des secours.



68 Monsieur Vincent, en homme pratique, voulut organiser cette charité, et il dit à ses paroissiens : « C'est très bien de votre part d'être venus aujourd'hui secourir les malades. Mais il serait mieux de venir chacun à tour de rôle pour les soigner et faire leur cuisine. »

Et il fit un règlement pour que les efforts de charité des uns et des autres soient durables. Il ne suffit pas, en effet, de faire l'aumône en passant, il faut aider les gens à sortir de leur misère.



69 Vincent insistait surtout sur la manière de servir les pauvres. « La manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne, aimait-il à répéter. Servez les pauvres avec respect et délicatesse. Jésus-Christ considère comme fait à Lui-même tout ce que l'on fait à un pauvre ou à un malade... »

Il ne craignait pas d'entrer dans les plus petits détails, par exemple, sur la manière de préparer les repas et de couper la viande.



70 Pendant ce temps, la famille de Gondi se désespérait de l'absence de Monsieur Vincent.

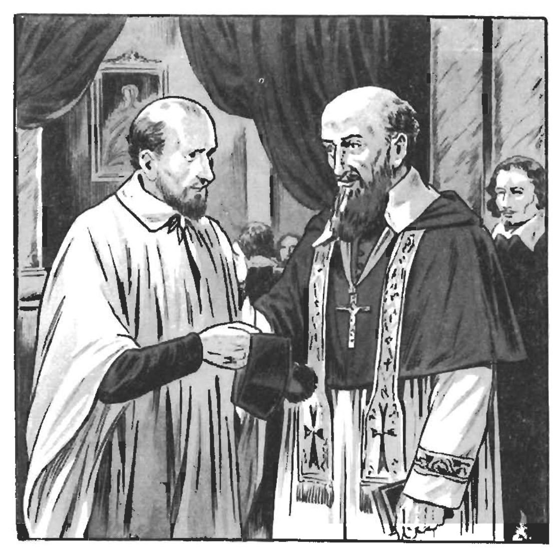
Monsieur de Gondi avait envoyé des lettres pour supplier Vincent de revenir ; Madame de Gondi aussi ; mais Monsieur Vincent serait resté sourd à ces appels si le Cardinal de Bérulle, sur les instances de l'Evêque de Paris qui était le frère de Monsieur de Gondi, n'avait ordonné à Monsieur Vincent de revenir à Paris.

Vincent, toujours obéissant, se soumit.



71 On devine la désolation des habitants de Châtillon en voyant partir leur curé. Mais ils ne l'oublièrent jamais et restèrent fidèles à ses enseignements. De leur côté, les Gondi furent tellement heureux de le revoir qu'ils lui conférèrent le poste d'aumônier de toutes les terres où ils avaient des fermes.

A ce titre devait s'ajouter bientôt celui d'aumônier général des galères royales.



72 C'est à cette époque, en 1618, que Monsieur Vincent rencontra à Paris le saint Evêque de Genève qui s'appelait François de Sales.

Il accompagnait en mission le comte de Savoie, chargé de négocier un mariage entre le prince et une princesse de France : la sœur de Louis XIII.

Saint François de Sales et Saint Vincent de Paul devinrent très vite de grands amis.



73 Saint François de Sales avait fondé quelques années auparavant, pour aller visiter les pauvres malades, l'Ordre de la Visitation. Il en avait confié la direction à Madame de Chantal. Mais comme à cette époque on trouvait extraordinaire que des religieuses puissent aller et venir dans la rue, Saint François de Sales dut renoncer à son projet primitif. Les Visitandines habitèrent dans des couvents, sans avoir le droit de sortir. Elles se contentèrent d'ouvrir des pensionnats.



74 Avant de retourner chez lui, l'Evêque de Genève offrit à Vincent de devenir l'aumônier de la Visitation de Paris, où se faisait l'éducation des jeunes filles de la noblesse.

Par amitié, Vincent accepta.

La plupart des élèves de la Visitation, touchées par sa bonté rayonnante, furent plus tard ses principales collaboratrices dans ses œuvres de charité.

Dieu conduit tout...



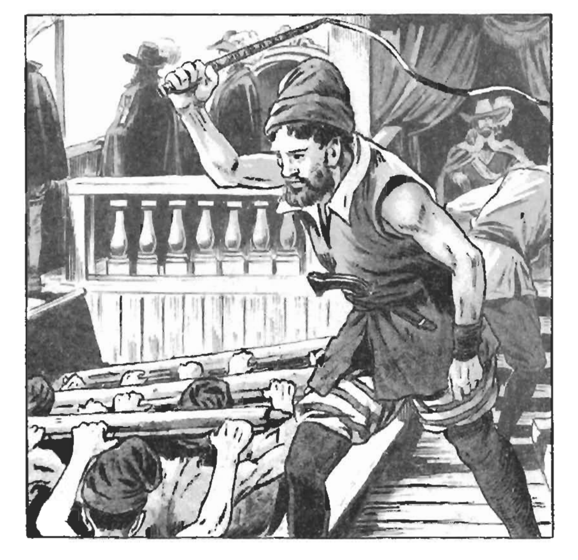
75 Après la mort de François de Sales (28 décembre 1622), Monsieur Vincent accepta aussi de devenir le directeur spirituel de Madame de Chantal. Mais son apostolat auprès des religieuses ou des jeunes filles de la noblesse ne le détournait pas du souci des malheureux.

Prenant au sérieux son titre d'aumônier général des galères, il alla visiter les pauvres forçats, dont personne ne s'occupait.



76 A ce moment-là, les bateaux ne marchaient ni au charbon, ni au mazout comme aujourd'hui. On naviguait à la voile et à la rame.

La marine avait besoin de nombreux rameurs pour ses galères, mais le métier était si dur et si mal payé que personne n'en voulait. Aussi, on avait trouvé plus simple d'y employer des condamnés de droit commun. C'était une main-d'œuvre qui ne revenait pas cher !



77 La marine française s'étant développée réclamait sans cesse de nouveaux bras. Au lieu d'envoyer les gens en prison, ou de leur faire payer des amendes, les juges avaient pris l'habitude de condamner, même pour des faits sans gravité, à quelques années de galère.

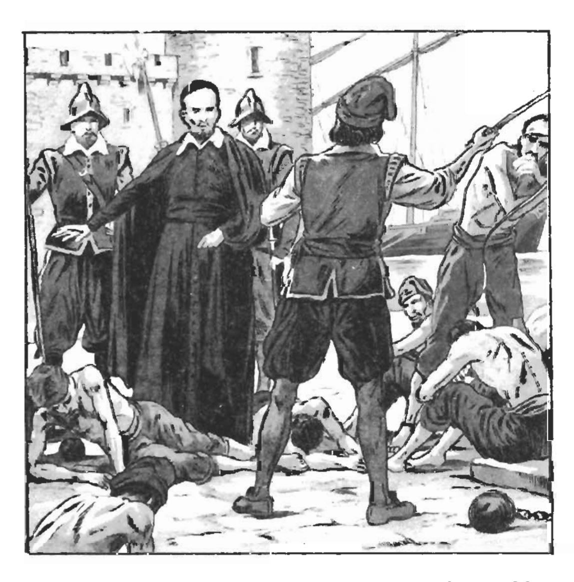
Les galériens étaient traités comme des bêtes : attachés à leur banc, ils travaillaient dix heures par jour sous la menace du fouet qui marquait leurs épaules nues à la moindre défaillance.



78 Monsieur Vincent commença par visiter les nouveaux condamnés qui, à Paris, attendaient leur prochain départ vers les ports.

Entassés dans des cachots sans lumière et sans hygiène, rongés de vermine, les malheureux se sentaient abandonnés.

Monsieur Vincent réclama énergiquement pour eux de meilleures conditions de logement et organisa, avec quelques personnes charitables, la visite régulière des prisons.



79 De là, il se rendit à Marseille. Ce qu'il y vit lui parut navrant : ces hommes, écrasés par un travail épuisant, injuriés et frappés pour le moindre motif, devenaient des révoltés.

Vincent fit réparer les injustices, relâcher les innocents et demanda aux gardes-chiourmes un traitement plus humain.

Les forçats enfin se sentaient aimés ; aussi quand Vincent organisa pour eux une mission, beaucoup d'entre eux se réconcilièrent avec le Bon Dieu.



80 De Marseille, Vincent partit pour Bordeaux. Témoin des mêmes abus, il eut un jour un geste héroïque.

Lors d'une course de galères, voyant un galérien à bout de force, il le délivra lui-même de ses liens et prit sa place au rang des rameurs.

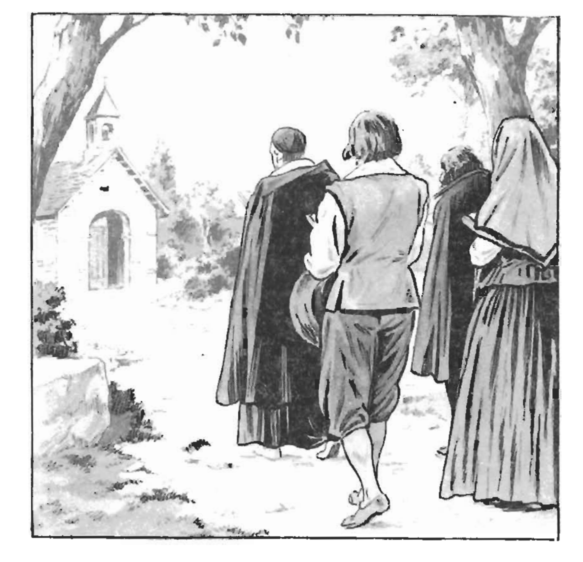
Ce geste faisait plus pour le réconfort des galériens que le plus beau discours, car Vincent montrait par là jusqu'à quel point il les aimait.



81 De Bordeaux, il se rendit dans son pays natal pour revoir toute sa famille et la maison de son enfance.

Il descendit chez le curé et visita les vieilles gens qu'il avait connues autrefois. Quelle joie pour tous de recevoir le petit pâtre de jadis, devenu précepteur de princes, aumônier général des galères !

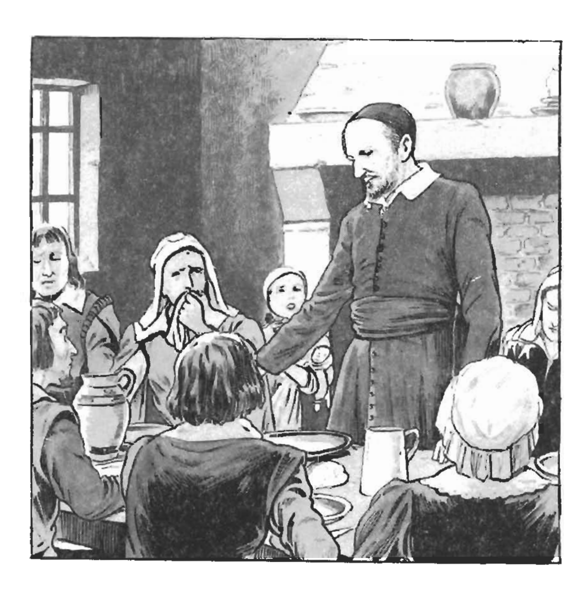
Partout il fut accueilli avec affection tant son souvenir était resté vivant et tant aussi sa bonté transparaissait à travers sa personne.



82 Il voulut se rendre en pèlerinage, avec tous les membres de sa famille, à la chapelle miraculeuse de Buglose, construite récemment au milieu des bois.

Il y fit le chemin pieds nus comme lorsqu'il était petit berger.

Avec quel cœur il confia à Notre Dame de Buglose les âmes des malheureux vers lesquels il se sentait de plus en plus appelé.



83 Avant de quitter son pays natal, où il ne devait plus revenir, il réunit tous les siens dans un dernier repas.

Leur donnant l'exemple du détachement, il leur abandonna tous ses droits sur l'héritage paternel, puis il leur recommanda d'être fidèles à Dieu et d'être bons les uns pour les autres.

Pour lui, il se sentait plus libre, en ne possédant rien, pour se donner tout entier aux pauvres qui l'attendaient.



84 La pensée des pauvres gens des campagnes ne quittait pas l'esprit ni le cœur de Vincent de Paul.

Monsieur et Madame de Gondi, en le rappelant à Paris, lui avaient offert l'évangélisation des 12.000 paysans qui travaillaient sur leurs terres.

Tout seul, Monsieur Vincent n'aurait pas pu en venir à bout, mais plusieurs saints prêtres qui l'admiraient beaucoup étaient décidés à tout quitter pour se joindre à lui.



85 Le 17 avril 1625, Monsieur et Madame de Gondi, par contrat devant notaire, offraient à la Société naissante une somme considérable pour l'époque : 45.000 livres. L'Archevêque de Paris[1] offrait de son côté à Monsieur Vincent les vieux bâtiments d'un collège qui n'avait plus d'élèves et qui s'appelait : collège des Bons Enfants. En échange, la Congrégation de la Mission s'engageait à se dévouer gratuitement à l'apostolat des campagnes et à l'assistance spirituelle des forçats.



86 Le 23 juin 1625, deux mois après la fondation de la Mission, Madame de Gondi mourait à l'âge de 42 ans.

Cette noble femme avait, en quittant ce monde, la joie d'avoir contribué, par l'appui accordé à Monsieur Vincent, au salut de nombreuses âmes délaissées.

En récompense, le Seigneur lui donnait de mourir réconfortée par la présence de son saint confesseur, dans la confiance et dans la paix.



87 Monsieur de Gondi était absent au moment de la mort de sa femme. C'est Vincent qui eut la délicate mission de lui apprendre la douloureuse nouvelle.

Le général des galères, qui, sous l'influence du saint prêtre, était devenu un fervent chrétien, accepta avec soumission la pénible épreuve.

Cette mort inattendue lui fit comprendre, une fois de plus, la vanité des richesses d'ici-bas.



88 Renonçant à sa grande fortune et à ses titres pompeux, il demanda humblement à Monsieur Vincent d'entrer dans la Congrégation nouvellement fondée des Prêtres de la Mission.

Mais Monsieur Vincent ne tenait pas à avoir des grands de la terre dans ce qu'il appelait sa « chétive compagnie ». Il conseilla à Monsieur de Gondi de devenir disciple de Monsieur de Bérulle et prêtre de l'Oratoire. Ce qu'il devint en effet.



89 De son côté, avec ses auxiliaires dont le principal s'appelait Monsieur Portail, le nouveau Supérieur de la Mission se mit à la besogne. L'équipe de missionnaires parcourut d'abord les terres des seigneurs de Gondi : la Picardie, la Champagne, la Bourgogne.

Partout où ils passaient, grâce à leur bonté et à leur simplicité, ils gagnaient les cœurs et réconciliaient les âmes avec le Bon Dieu.



90 Dans toutes les provinces, on réclamait des missionnaires.

Heureusement, de bons prêtres demandèrent à se joindre aux premiers compagnons.

Suivant les conseils de leur fondateur, ils allaient par groupes de deux ou de trois, de paroisse en paroisse, organisant des confréries de charité comme à Châtillon-les-Dombes, éclairant les consciences par des prédications qui, contrairement aux habitudes de l'époque, s'efforçaient de rester familières.



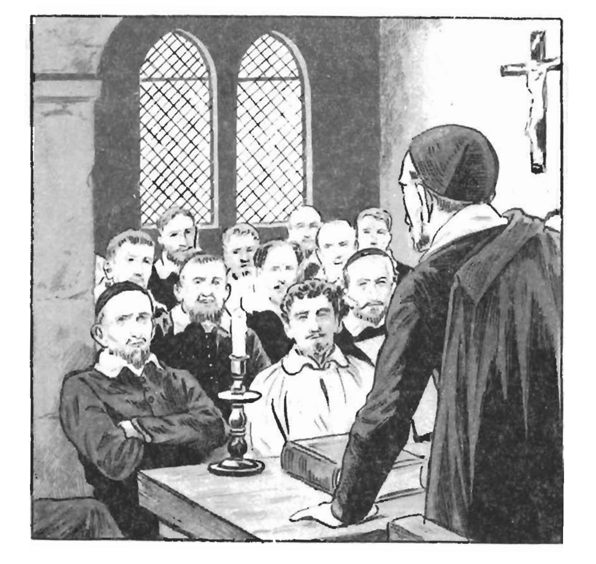
91 Le Bon Dieu bénissait merveilleusement leurs efforts et leur dévouement.

On assistait à des réconciliations de familles divisées, à des restitutions de la part de voleurs vis-à-vis de leurs victimes. Il y avait foule auprès des confessionnaux et beaucoup d'hommes dont l'existence ressemblait souvent à celle de leur bétail, retrouvaient le goût de vivre en même temps que leur dignité de fils de Dieu.



92 La manière de prêcher des missionnaires eut même de l'influence en dehors de la Congrégation, sur les sermons de l'époque. Au lieu de faire des prêches longs et ennuyeux, les prédicateurs s'appliquèrent à prêcher à la manière des missionnaires, c'est-à-dire avec beaucoup de simplicité, selon l'esprit de l'Evangile.

La mode s'en répandit tellement que même à la Cour de Saint-Germain-en-Laye, le roi Louis XIII ne voulut, d'autre façon, entendre prêcher le Carême.



93 La maison du Collège des Bons Enfants n'était plus assez grande pour contenir tous les prêtres qui voulaient être de la Mission. De plus, beaucoup d'autres, curés ou vicaires de paroisse, venaient auprès d'eux faire une retraite de quelques jours pour se former, sous leur direction, à devenir plus fervents et plus apôtres.

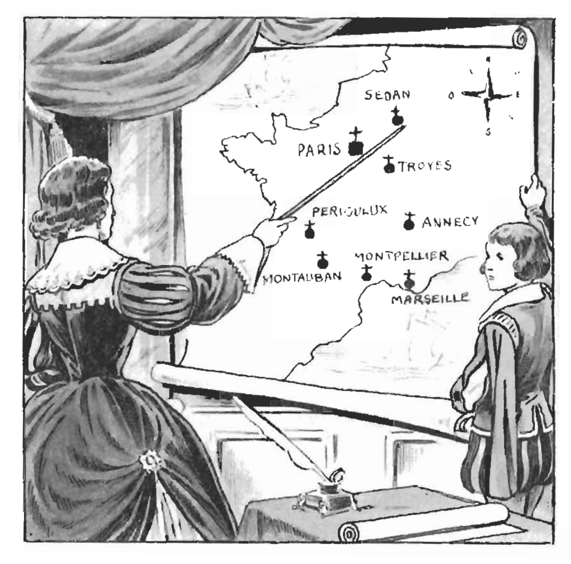
La place manquait, mais Dieu n'abandonne jamais ceux qui travaillent pour lui.



94 Et voici ce qui arriva : le Prieur de Saint-Lazare, Adrien Lebon, eut l'idée d'offrir à Monsieur Vincent les immenses bâtiments de son prieuré.

Ils avaient été construits pour abriter des lépreux. Mais depuis longtemps il n'y en avait plus.

Cette grande maison devait devenir pendant de longues années le centre de la Congrégation de la Mission dont les prêtres prirent désormais le nom de Lazaristes.



95 Un des premiers établissements de la Mission fut celui de la ville de Richelieu, grâce à la Duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal. Elle succéda à Madame de Gondi comme protectrice de la Congrégation naissante.

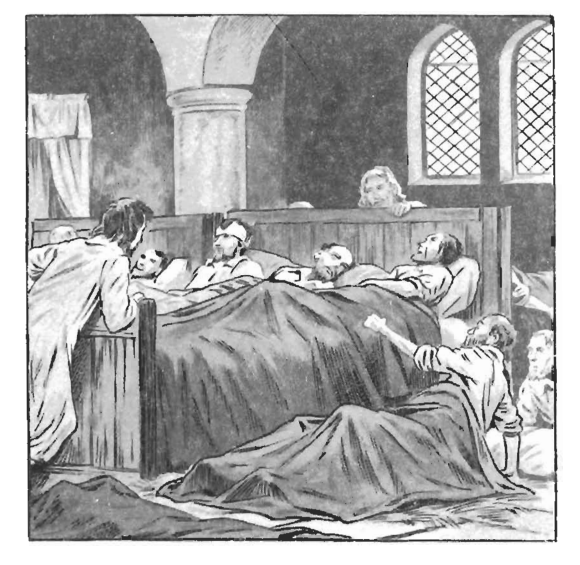
Beaucoup d'autres Maisons furent fondées : à Sedan, Montpellier, Périgueux, Montauban, Troyes, Annecy, Marseille...

Bientôt le pays tout entier fut couvert d'un réseau d'œuvres vouées au service des pauvres.



96 De Paris, Monsieur Vincent faisait visiter les centres de province par des personnes de bon jugement qui savaient à la fois encourager les dévouements et éviter les gaspillages.

A Paris même, l'œuvre des Dames de la Charité comprenait les plus grandes dames du royaume. Vincent les mettait au courant des détresses de l'époque. Il les orienta d'abord vers la visite des malades dans les hôpitaux.



97 Les hôpitaux, à cette époque, n'étaient pas assez nombreux. Ils étaient surpeuplés. Les règles les plus élémentaires d'hygiène n'étaient pas respectées. Parfois plusieurs malades couchaient dans le même lit ; d'autres attendaient par terre sur la paille la mort d'un de leurs camarades pour prendre sa place. Aussi, des scènes atroces, surtout aux périodes de famine et d'épidémie, faisaient de ces hôpitaux comme des vestibules de l'enfer.



98 Monsieur Vincent fit le récit de ces scènes navrantes à ses Dames de la Charité. Il les emmena visiter les hôpitaux pour qu'elles puissent se rendre compte par elles-mêmes. On ne fait jamais appel en vain au bon cœur des femmes de France : des salles nouvelles furent aménagées ; chaque malade eut son lit avec des draps propres ; la nourriture fut améliorée ; les soins furent donnés régulièrement et l'on pensa même à s'occuper des convalescents à leur sortie de l'hôpital.



99 Plusieurs belles dames n'hésitaient pas à consacrer plusieurs heures par jour au soin des malades et à faire pour eux ce qu'elles n'auraient jamais consenti à faire chez elles.

Sur le conseil de Monsieur Vincent, elles s'appliquaient à voir dans ceux qu'elles soignaient Jésus-Christ lui-même. En approchant ainsi la misère humaine, elles comprenaient mieux qu'elles n'avaient pas le droit de gaspiller l'argent pour leur plaisir ou leur vanité.



100 Les pauvres et les malades qu'elles visitaient avec respect et amour étaient touchés de leur bonté.

C'est ainsi que Monsieur Vincent contribua à rapprocher des classes sociales qui s'ignoraient totalement.

Grâce à sa charité qui se répandit à travers le royaume, à une époque où tant de malheureux étaient prêts à se révolter, Monsieur Vincent fit faire à la France l'économie d'une révolution sanglante.

L'Amour est plus fort que la Haine...



101 Mais Monsieur Vincent se rendait compte que, malgré leur dévouement, les belles dames de la société, dont les principales s'appelaient Marie de Gonzague, future reine de Pologne, Charlotte de Montmorency, mère de Condé, Madame Fouquet, mère du surintendant, Madame de Lamoignon, femme du Président du Parlement, Madame Séguier, femme du Grand Chancelier, ne pouvaient donner tout leur temps aux malades et aux pauvres. Elles se devaient aussi à leur mari et à leurs enfants.



102 C'est alors qu'il accepta d'organiser le dévouement de généreuses filles de la campagne qui lui offraient de devenir, sous sa direction, les servantes des pauvres.

La première qui se présenta s'appelait Marguerite Naseau. Elle était servante de ferme à Suresnes. Tout en gardant les vaches, elle avait appris à lire pour pouvoir enseigner le catéchisme à ses compagnes illettrées.

Ayant entendu dire tout le bien que faisait Monsieur Vincent à Paris, elle vint lui offrir ses services.



103 Comme d'autres jeunes filles se présentaient aussi, Vincent résolut de les réunir en compagnie et d'en faire des religieuses d'un nouveau genre, qui pourraient circuler dans les rues et les maisons. Mais à qui en confier la direction ? Or, parmi ses collaboratrices habituelles, il en était une qui lui était particulièrement dévouée ; c'était Louise de Marillac, qu'il avait connue autrefois à Clichy et qui s'était mariée peu de temps après[1] avec un magistrat, Antoine Le Gras.



104 Devenue veuve en 1625, elle s'était mise sous la direction de Monsieur Vincent. En 1630, elle avait fait entre ses mains le vœu d'employer sa vie au service des pauvres. Aussi, quand il s'agit de diriger cette nouvelle société de « Servantes des Pauvres », c'est tout de suite à elle qu'il pensa.

En 1633, Marguerite Naseau et ses compagnes se réunirent dans la maison de Louise de Marillac : la Congrégation des Filles de la Charité, appelées aussi Sœurs de Saint Vincent de Paul, était fondée.



105 Le 25 mars 1642, la nouvelle Supérieure et ses compagnes s'engagèrent par un vœu.

Aujourd'hui encore, c'est à la fête de l'Annonciation que toutes les Filles de la Charité renouvellent, chaque année, le geste de leur fondatrice et l'engagement qui les lie au service de Dieu et des pauvres.

Marguerite Naseau devait mourir peu de temps après, victime de son dévouement auprès des malades atteints de la peste.



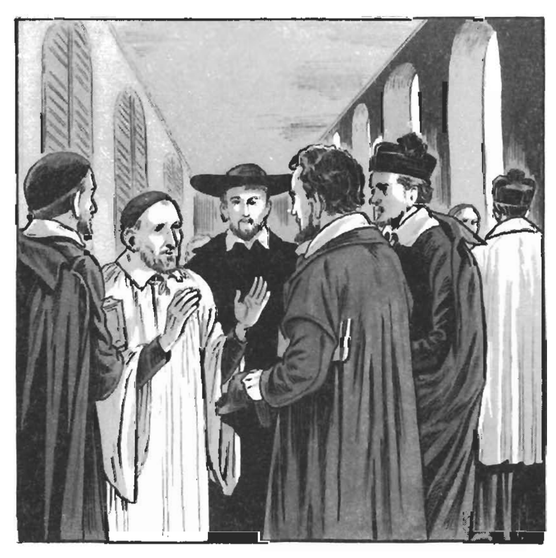
106 Depuis cette époque, les Filles de la Charité n'ont cessé de se multiplier et de se répandre à travers le monde. On les trouve partout où il y a une misère à soulager, une œuvre de dévouement à accomplir : infirmières dans les hôpitaux, visiteuses des pauvres, mamans des orphelines, éducatrices de la jeunesse, directrices de soupes populaires, de dispensaires et d'asiles de vieillards, missionnaires dans les pays lointains.

Elles sont aujourd'hui plus de 40.000 répandues sur la surface de la terre.



107 Le développement de ses œuvres de charité ne faisait pas oublier à Monsieur Vincent la grande aumône dont le monde a besoin. Ce n'est pas seulement le pain du corps mais celui de l'âme : Jésus-Christ lui-même. Or, pour donner Jésus-Christ au monde, il faut de saints prêtres qui le fassent connaître et aimer par toute leur vie.

Aussi Monsieur Vincent, comme les grands hommes de son époque, était-il préoccupé de la préparation des futurs prêtres au sacerdoce.



108 Il n'y avait pas encore, à cette époque, de séminaires comme aujourd'hui.

Monsieur Vincent organisa, en sa vaste maison de Saint-Lazare, des retraites de quinze jours pour préparer les jeunes gens qui avaient étudié la théologie en Sorbonne à recevoir leur ordination. Ces retraites pour ordinands avaient lieu 5 fois par an. Bientôt, on fit de même dans tous les diocèses de France ; la coutume passa de France à l'étranger, et même à Rome.



109 Quinze jours, c'était tout de même peu pour se préparer à l'ordination sacerdotale qui fait d'un homme un prêtre pour l'éternité.

Bientôt des Prêtres de la Mission établirent, à la demande des Evêques, de grands séminaires où les futurs prêtres restaient plusieurs années pour se former.

A la fin du XVIIe siècle, il n'y avait pas un seul diocèse de France qui n'eût son séminaire.



110 Mais il ne suffit pas d'avoir reçu pieusement l'ordination sacerdotale pour être un bon prêtre. Il faut sans cesse faire des progrès. Pour aider les prêtres à devenir plus fervents, Monsieur Vincent organisa tous les mardis, à Saint-Lazare, une journée de prière, d'étude et d'amitié. C'est dans ces réunions que se retrouvaient des hommes qui devinrent célèbres : Olier, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice ; Bossuet, futur Evêque de Meaux ; Pallu, fondateur des Missions Etrangères.



111 Le roi Louis XIII, qui avait rencontré plusieurs fois Monsieur Vincent, s'intéressait à ses œuvres.

Il demanda des Filles de la Charité comme infirmières aux armées, des Prêtres de la Mission comme aumôniers militaires.

Il aimait le consulter pour lui-même et, sous son influence, il se réconcilia avec la reine Anne d'Autriche. Le 11 février 1638, il consacra la France à la Sainte Vierge, demandant qu'en souvenir de cette consécration il y eût partout, tous les ans au 15 août, une procession en son honneur.



112 La Sainte Vierge protège ceux qui se confient à elle. Quelques semaines après la consécration du royaume à Notre Dame, les armées ennemies qui avaient envahi la France étaient stoppées. Puis, alors que le Roi n'avait pas d'enfants, et donc pas d'héritier, un fils lui naissait : c'était le futur Louis XIV.

En 1643, se sentant devenir malade, Louis XIII appela Monsieur Vincent auprès de lui et, sous sa conduite, se prépara à la mort. C'est en chantant le « Te Deum » qu'il rendit son âme à Dieu.



113 Après la mort du Roi, la reine Anne d'Autriche devint régente du royaume (Louis XIV n'avait que 5 ans). Elle choisit Monsieur Vincent comme directeur de conscience.

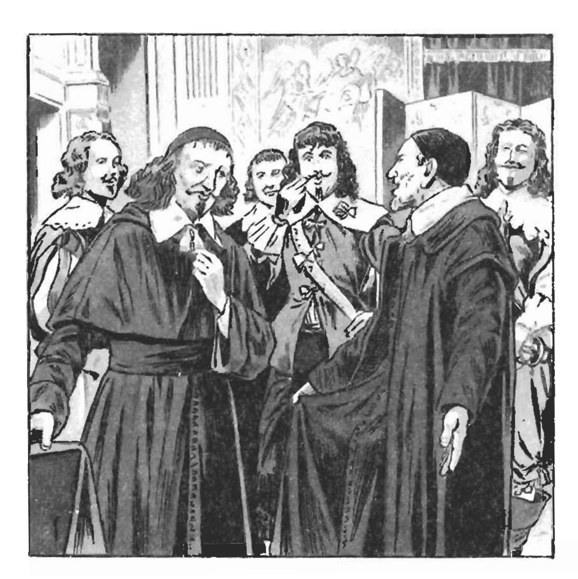
C'était une charge bien délicate. Vincent accepta par devoir. Sous son influence, la Reine, jusqu'alors assez frivole, s'intéressa aux détresses du pays et, dans plusieurs circonstances dramatiques, donna même ses bijoux pour venir en aide aux pauvres.



114 Elle nomma également Monsieur Vincent secrétaire du Conseil de conscience, c'est-à-dire du grand Conseil qui traitait tout ce qui concernait les affaires religieuses.

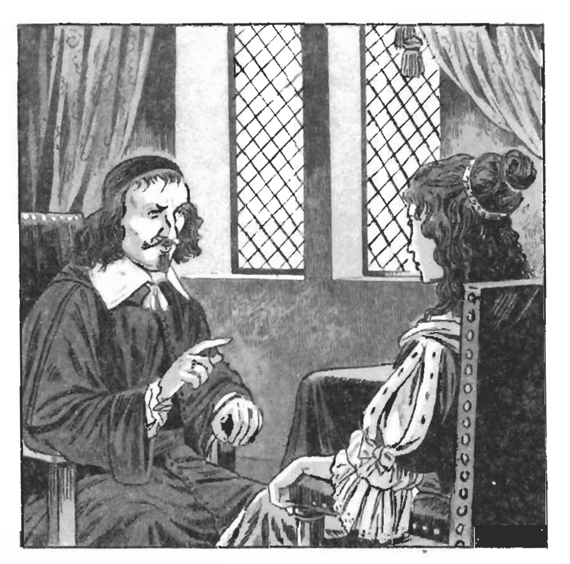
Ce Conseil se tenait sous la présidence de Mazarin, au château de Saint-Germain-en-Laye ; Vincent s'y rendait à cheval.

Comme il était l'un des hommes qui connaissaient le mieux le clergé de France, il fit nommer à la tête des diocèses d'excellents Evêques qui contribuèrent beaucoup au relèvement moral et religieux du pays.



115 Malheureusement, le Cardinal Mazarin, premier ministre du royaume, était jaloux de l'influence de Monsieur Vincent.

Chaque fois qu'il le pouvait, il se moquait de lui et, devant les courtisans, faisait remarquer la pauvreté de sa soutane. Mais Monsieur Vincent répondait fièrement : « Je suis pauvre, il est vrai, car tout ce que je possède va aux miséreux, mais je suis propre et ma soutane ne possède ni trou, ni tache... »



116 Plusieurs fois, Mazarin essaya d'éloigner Monsieur Vincent de la Cour et poussa l'audace jusqu'à demander à la Reine de ne plus le recevoir.

La Reine était bien embarrassée car, d'une part, elle avait donné sa confiance à l'habile ministre qu'était Mazarin, mais, d'autre part, elle appréciait Monsieur Vincent comme un saint et un bienfaiteur du pays. Malgré toutes les intrigues, elle ne consentit jamais à se séparer de lui.



117 Aucune misère ne laissait indifférent le cœur du grand apôtre de la charité.

Parmi les œuvres les plus célèbres fondées par lui à cette époque, il faut citer celle des « Enfants trouvés ».

Par suite de la misère, beaucoup de pauvres femmes n'ayant pas de quoi élever leurs bébés les abandonnaient à la porte des églises ou au coin des rues.

On en trouvait ainsi chaque année à Paris de quatre à cinq cents.



118 Quelques-uns étaient vendus « 8 sols la pièce », à des mendiants qui les mutilaient pour mieux exciter la pitié des passants, ou à des misérables qui espéraient s'en servir plus tard comme esclaves.

Monsieur Vincent résolut d'organiser le ramassage de ces enfants et demanda aux nobles Dames de la Charité de s'en occuper. Au début, elles hésitèrent, mais Monsieur Vincent sut toucher leur cœur et les enfants furent sauvés et recueillis.



119 Quand ils grandissaient, on leur apprenait à lire et à écrire. Plus tard, on leur enseignait un métier et on les suivait dans la vie.

Mais tout cela coûtait cher.

En 1647, la plupart des dames riches étaient ruinées par les guerres qui avaient dévasté leurs fermes et elles étaient sur le point d'abandonner l'œuvre commencée.

Monsieur Vincent convoqua une assemblée plénière des Dames de la Charité.



120 « La vie de ces enfants est entre vos mains, leur dit-il. Vous avez été leurs mères en les sauvant, allez-vous maintenant être leurs juges en les condamnant à mort ? »

Les dames, émues jusqu'aux larmes, mais n'ayant plus d'argent, vendirent leurs bijoux et leurs riches vêtements. La Reine donna le château de Bicêtre. L'œuvre des « Enfants trouvés » était solidement fondée.



121 La grande plaie, à cette époque, était la mendicité. C'est par milliers que les pauvres, les uns malheureux, mais d'autres paresseux, envahissaient les porches d'églises et les places des villes pour demander l'aumône.

Parfois, certains mendiants se changeaient en bandits et détroussaient, le soir, les passants attardés. Ils devenaient un danger public et les ministres ne savaient pas comment s'y prendre pour y parer.



122 Monsieur Vincent avait fait, quelques années auparavant, une expérience concluante dans la ville de Mâcon, où la mendicité était devenue un véritable fléau. Il avait réussi à monter une organisation qui secourait les vrais pauvres après enquête et surtout procurait du travail aux chômeurs.

A Paris, où il y avait 40.000 mendiants, la question était fort compliquée. Il commença par fonder un asile pour les vieillards.



123 La Reine mit à la disposition de l'œuvre projetée l'hôpital de la Salpêtrière. Cet immense bâtiment existe encore aujourd'hui. Il se trouve près de la gare d'Austerlitz. Les Dames de la Charité l'organisèrent en maison de travail.

Monsieur Vincent aurait voulu que les mendiants y soient amenés par persuasion et non point par contrainte ; mais les ministres, effrayés par le nombre des vagabonds, ordonnèrent leur internement en masse.



124 Monsieur Vincent n'approuvait pas cette mesure violente, mais il dut s'incliner. Il fit ce qu'il put pour adoucir la peine de ces malheureux en les faisant visiter et soigner par les Dames et les Filles de la Charité.

Par ailleurs, les vrais pauvres, trop fiers pour mendier, étaient sûrs de trouver directement auprès des maisons fondées par Monsieur Vincent, l'accueil réconfortant dont ils avaient besoin.



125 D'autres misères allaient d'ailleurs solliciter le dévouement de Monsieur Vincent et des Prêtres de la Mission.

Pendant trente ans, des guerres continuelles ravagèrent les plus belles provinces de France. Français ou étrangers, les soldats ne recevant pas de solde vivaient sur le pays. Aucune discipline ne pouvait les empêcher de piller pour manger. Quand les paysans résistaient, ils assommaient hommes, femmes et enfants et mettaient le feu aux maisons.



126 Les survivants étaient victimes de la famine, car la moisson était saccagée. Avec quoi faire du pain ?

Alors on mangeait de l'herbe, des écorces d'arbres. On raconte même qu'on mangeait des enfants. La Lorraine en particulier eut beaucoup à souffrir.

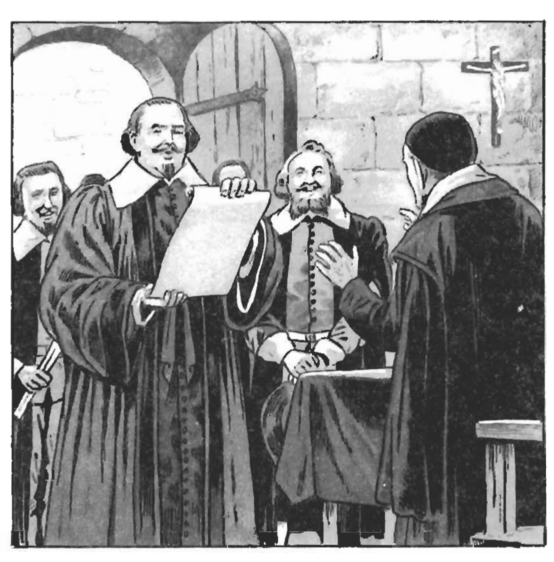
Monsieur Vincent rassemblait en hâte des vivres et des vêtements. Il faisait organiser le plus rapidement possible des soupes populaires en donnant par le détail les recettes les plus nourrissantes.



127 Comme les tissus manquaient, on utilisa les tentures somptueuses qui avaient servi pour les funérailles de Richelieu et de Louis XIII.

Des Lazaristes, médecins et chirurgiens, furent envoyés avec des remèdes pour les malades, car les épidémies faisaient rage.

On déblaya les champs des cadavres qui empoisonnaient l'air et les eaux. On fournit des semences en vue de permettre une récolte prochaine.



128 Les secours devaient être transportés à travers les bandes ennemies. Mais le courage des Prêtres de la Mission vint à bout de tout.

Toute la population, réconfortée, écrivit à Monsieur Vincent sa reconnaissance. Les échevins de Rethel l'appelèrent le « Père de la Patrie ».

C'était un véritable « Secours National » qu'avait fondé Monsieur Vincent. Il sauva ainsi de la mort ou du désespoir des centaines de milliers de pauvres sinistrés.



129 La plupart des provinces du Nord et de l'Est de la France bénéficièrent du génie charitable de Vincent.

Mais, à partir de 1648, ce fut surtout la région parisienne qui, subissant les conséquences de la guerre civile, fit appel à lui.

On appelait cette guerre civile : la Fronde.

Elle était surtout menée par les Princes et le Parlement, jaloux de Mazarin. Mais c'était toujours le peuple qui était la première victime des disputes des grands.



130 Comme Mazarin, réfugié à Saint-Germain-en-Laye, essayait de réduire Paris par la famine, Monsieur Vincent n'hésita pas à se rendre à la Cour, malgré le danger d'être arrêté en route. Il put passer les lignes à Clichy, grâce à ses anciens paroissiens qui le reconnurent et lui vinrent en aide.

Parvenu auprès de la Reine, il obtint d'elle que du pain puisse arriver à la capitale et, peu après, grâce en partie à son intervention, une paix fut signée à Rueil.



131 Mais cette paix ne fut que provisoire, car Mazarin, ayant persuadé la Reine que Condé voulait détrôner le jeune Roi et prendre le pouvoir à sa place, obtint la permission d'arrêter le Prince et ses amis.

La guerre civile recommença. Pris de peur, Mazarin s'enfuit.

Condé revient à Paris. La Grande Mademoiselle[1] fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes de Turenne et ouvre les portes de Paris à Condé.

(1) La duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.



132 La foule affolée incendie l'Hôtel de Ville, massacre au hasard. C'est à nouveau le désordre et la famine.

Vincent transforme Saint-Lazare en asile pour les réfugiés de la banlieue, et en magasin de vivres pour les affamés de la capitale. Mais bientôt les vivres vont manquer et ce sera la catastrophe définitive si la guerre civile ne s'arrête pas. Seul le jeune Roi, qui vient d'être déclaré majeur, pourrait ramener la paix ; il faudrait qu'il renvoie Mazarin.



133 Avec son courage et sa foi, mais surtout avec son immense amour pour le pauvre peuple, victime des disputes des grands, Monsieur Vincent n'hésite pas à écrire fermement sa pensée à Mazarin et à la Reine. La Reine comprend l'intérêt du royaume. Mazarin en colère s'incline et laisse le Roi rentrer tout seul à Paris, où il est acclamé avec enthousiasme par les Parisiens.

La paix est revenue. Paris est sauvé.



134 Vincent, tout en aimant profondément la France, ne limitait pas à son pays ses préoccupations.

En vrai fils de l'Eglise, il établit à Rome même, au centre de la Chrétienté, une maison des Prêtres de la Mission. Le Pape encouragea les missionnaires français à prêcher, comme à Paris, des retraites préparatoires aux ordinations. Les Evêques italiens demandèrent aussi aux Lazaristes de donner, à travers la campagne, des missions « à la française ».



135 A ce moment-là, en Italie comme en Corse, beaucoup de familles rivales étaient dominées par l'esprit de vengeance : aussi chacun portait sur soi des armes, même pour aller à l'église, et l'on n'hésitait pas à s'en servir à l'occasion.

Les missionnaires français s'appliquèrent à faire cesser de telles habitudes. Rien n'était plus émouvant que de voir tous les habitants d'un village déposer leurs armes dans la chaire du prédicateur et renoncer à leurs vengeances.



136 Les Lazaristes venaient de commencer une mission dans la ville de Gênes quand une épidémie se déclara : c'était la peste, maladie d'autant plus contagieuse que l'hygiène, à cette époque, était assez rudimentaire.

Les prédicateurs arrêtèrent leurs sermons. Ils se mirent à soigner les malades et à ensevelir les morts.

Plusieurs d'entre eux moururent victimes de leur courage héroïque. Leur exemple fit plus que des discours ou des victoires militaires pour faire aimer la France.



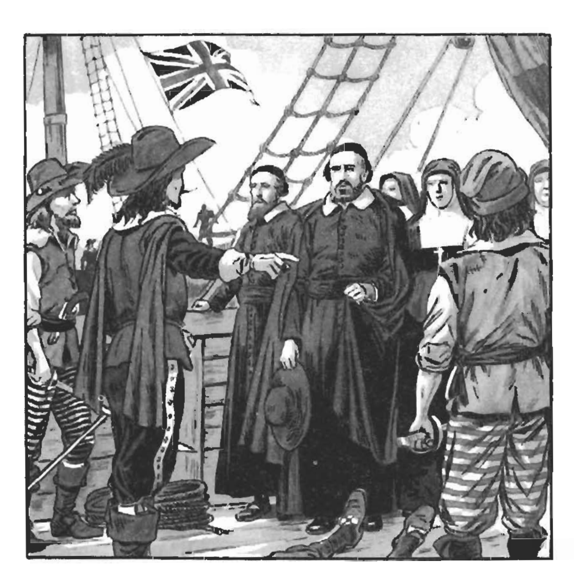
137 Une des premières Dames de la Charité avait épousé, en 1645, le Roi de Pologne ; elle s'appelait Marie de Gonzague.

A peine arrivée à Varsovie, elle demanda à Vincent de lui envoyer des Lazaristes et des Filles de la Charité. Monsieur Vincent lui envoya celui qu'il appelait son bras droit : le Père Lambert. Pendant un an, celui-ci organisa, comme Monsieur Vincent l'avait fait en France, des Missions et des Confréries de charité.



138 Mais voici que la peste s'abattit aussi sur la Pologne. Les malades étaient abandonnés chez eux, et personne ne se risquait à les soigner. Les cadavres restaient sans sépulture, dévorés par les chiens et les loups. Les bien portants périssaient de faim.

Le Père Lambert, en quelques jours, organisa la vie de la cité. Les morts furent ensevelis, les malades soignés, les vivres distribués régulièrement, mais la tâche était écrasante.



139 Le Père Lambert mourut d'épuisement ainsi que dix-neuf Filles de la Charité, sur vingt qui étaient venues de France.

A la demande suppliante de la Reine, Vincent envoya d'autres Prêtres de la Mission, cette fois-ci avec des Visitandines. Les voyageurs s'embarquèrent à Dieppe, mais, à peine sortis du port, ils furent saisis par des corsaires anglais et emmenés à Douvres. On réussit à les faire libérer et, par voie de terre, ils arrivèrent en Pologne.



140 De nouvelles Filles de la Charité vinrent bientôt les rejoindre. Malheureusement, la guerre vint encore ensanglanter ce pauvre pays martyr. Les Suédois, puis les Moscovites, ravagèrent villes et campagnes.

Toutes les maisons des Filles de la Charité furent détruites. Mais leur héroïsme laissa un tel souvenir que, malgré l'éloignement, la France et la Pologne devinrent pour toujours des nations amies.



141 Un jour, la Société des Indes, qui avait le monopole du commerce avec Madagascar, demanda des missionnaires à Monsieur Vincent.

Les voyages étaient alors plus dangereux qu'aujourd'hui. « Mais, disait Monsieur Vincent en acceptant, ce que les commerçants n'hésitent pas à faire pour gagner de l'argent, les missionnaires doivent le faire pour gagner des âmes. »



142 Madagascar, qu'on appelait à cette époque l'île Saint-Laurent, était encore assez mal connue.

Des Jésuites portugais avaient essayé de l'évangéliser. Malheureusement, ils étaient accompagnés de soldats et de négociants qui traitaient les indigènes comme des esclaves.

Les missionnaires n'obtinrent aucun résultat ; découragés, ils repartirent pour le Portugal.



143 Vincent envoya deux Lazaristes : Gondrée et Nacquart, en leur recommandant d'agir avant tout avec bonté.

Après quelques semaines, Monsieur Gondrée fut atteint par la fièvre et mourut.

Monsieur Nacquart dut rester seul. Loin de se décourager, il apprit très vite le langage malgache, si bien qu'au bout d'un an, il pouvait rédiger un catéchisme dans la langue du pays.



144 Il sut surtout gagner les cœurs par sa parole ardente que tous comprenaient.

Les Malgaches étaient doux et intelligents. Ayant senti qu'ils étaient aimés pour eux-mêmes, ils firent confiance au missionnaire français.

Le roi Ramaca lui-même le reçut dans sa capitale de paillotes, à quelques lieues de Fort-Dauphin.

Plusieurs indigènes demandaient le baptême. Monsieur Nacquart supplia Monsieur Vincent d'envoyer de l'aide.



145 Il réclamait des frères architectes, médecins, tailleurs, maîtres d'école, et surtout des Filles de la Charité pour s'occuper des malades, des femmes et des enfants.

En 1654, arrivèrent Monsieur Bourdaise et deux Prêtres de la Mission pour l'aider. Hélas ! plusieurs années s'étaient écoulées, Monsieur Nacquart était mort, et les nouveaux chrétiens, trop vite abandonnés, n'avaient pas persévéré. Bourdaise se mit à la besogne sans tarder.



146 Comme il était en même temps très habile médecin et même chirurgien, beaucoup de malades venaient à lui.

Les missionnaires allaient de village en village, mais cette fois-ci ils ne donnèrent le baptême qu'après une longue période de catéchisme.

Les épreuves s'abattirent à nouveau sur la Mission. Le Bon Dieu n'aime pas que le bien se fasse facilement. C'est par le sacrifice qu'on bâtit une chrétienté...



147 Les compagnons de Monsieur Bourdaise moururent l'un après l'autre, victimes des fièvres.

La chapelle qu'ils avaient construite disparut dans un incendie.

Bourdaise, au lieu de se décourager, eut une idée merveilleuse : il envoya à Monsieur Vincent, par le prochain bateau, quatre petits Malgaches qui furent élevés à Saint-Lazare pour devenir plus tard les prêtres de leur île. Monsieur Vincent les reçut avec joie et les prépara lui-même au sacerdoce.



148 Monsieur Bourdaise succomba bientôt lui aussi à la tâche, mais l'œuvre commencée ne devait plus être abandonnée.

Malgré les maladies et les persécutions, les missionnaires se répandirent dans toute l'île. Les conversions se multiplièrent.

Une nouvelle terre était conquise au Christ. C'est aujourd'hui une des chrétientés les plus florissantes. Elle compte quinze diocèses. L'Archevêque de Tananarive et plusieurs Evêques sont des Malgaches.



149 Il y avait une région d'Afrique à laquelle pensait souvent Monsieur Vincent, c'était celle où il avait tant souffert lorsque, dans sa jeunesse, il avait été capturé par les corsaires.

Mais il n'était pas facile d'y pénétrer.

Toute l'Afrique du Nord appartenait au Sultan de Constantinople. Seuls les Consuls de France, résidant à Tunis et à Alger, y représentaient les intérêts des Etats chrétiens.



150 Les beys d'Alger et de Tunis n'en faisaient qu'à leur tête. Leurs navires sillonnaient la Méditerranée et donnaient la chasse aux bateaux marchands.

Leurs captifs étaient vendus en place publique comme esclaves, Vincent en avait fait l'expérience. Ils étaient achetés comme des bestiaux au marché, et les acheteurs, après les avoir payés, pouvaient faire d'eux ce qu'ils voulaient.

Le seul moyen d'échapper à l'esclavage était de se faire musulman.



151 Le roi de France protestait de temps en temps contre ces violences contraires aux traités. On faisait semblant de donner satisfaction ; on accueillait avec respect les envoyés extraordinaires chargés de libérer les captifs, mais on s'arrangeait pour les leur cacher, et tout recommençait comme auparavant. Louis XIII en parlant un jour avec Vincent lui demanda s'il ne serait pas possible d'envoyer des missionnaires aux captifs de Barbarie. On estimait qu'ils étaient plus de 30.000.



152 Il fallait d'abord se faire agréer des beys. Le traité autorisait les consuls à avoir des prêtres pour le service religieux de leur maison.

C'est sous ce titre d'aumôniers de consulats que Messieurs Guérin et J. Le Vacher furent envoyés par Vincent à Tunis.

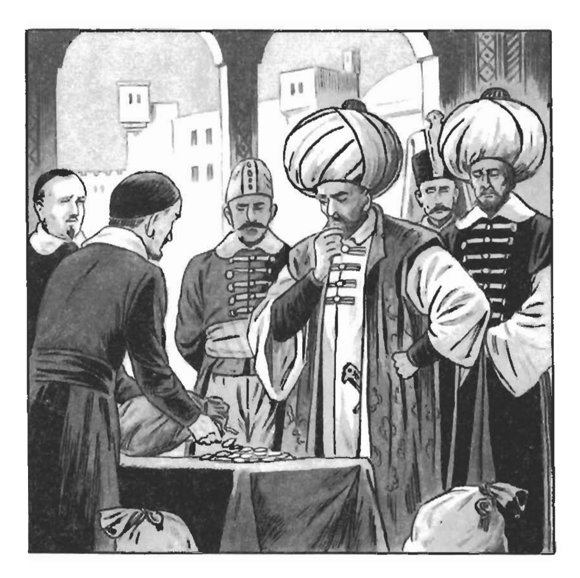
Ils réussirent, à force de diplomatie, à visiter les captifs dans leurs prisons et même à organiser des chapelles de bagne.



153 En 1647, Tunis fut ravagé par la peste. Les deux Lazaristes, héroïques de dévouement, forcèrent l'admiration des Turcs.

Monsieur Guérin et le consul périrent. Jean Le Vacher dut s'occuper seul du consulat ; mais le danger passé, le bey de Tunis, sous un prétexte quelconque, l'obligea à quitter le pays.

Tout était à recommencer.



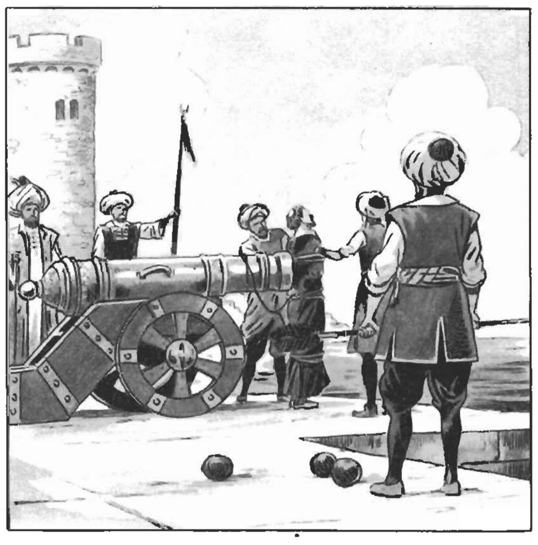
154 Monsieur Vincent essaya alors de racheter à prix d'or les captifs. Le salut d'une âme vaut plus que tout l'or du monde.

Des quêtes furent faites dans les églises de France. Les Dames de la Charité firent des offrandes exceptionnelles. Les sommes amassées furent acheminées à Marseille et les missionnaires, sous la direction de Monsieur Le Vacher, réussirent à racheter des captifs pour la somme d'un million et demi d'écus, ce qui était considérable pour l'époque.



155 Mais on ne pouvait continuer longtemps : les Turcs augmentaient leurs prix. Devant leur cupidité, Vincent, qui était pourtant toute bonté, se rendit compte qu'il n'y avait qu'une seule manière de leur faire entendre raison, c'était la force. Il prépara, avec l'aide de la Duchesse d'Aiguillon, une expédition à Alger, mais il mourut avant d'en voir le résultat.

En 1683, Duquesne, commandant la flotte française, parut devant Alger et bombarda la ville.



156 Les Turcs pour se venger s'emparèrent de Jean Le Vacher, l'attachèrent à la gueule d'un canon et, tirant un boulet, le projetèrent à la mer.

Pendant les siècles suivants, ils continuèrent leur piraterie à travers la Méditerranée.

Ce n'est qu'en 1830 que la France a réalisé le rêve de Saint Vincent de Paul et a fait cesser l'esclavage en occupant l'Algérie.



157 Mais revenons à 1660. Monsieur Vincent commence à devenir âgé : il a près de 80 ans. Son visage est ridé, ses épaules se sont voûtées. Toutefois ses yeux gardent leur lumière et leur jeunesse.

Tous ceux qui l'approchent ont l'impression qu'il lit dans leur conscience. Son regard va au fond de l'âme, et sa parole touche, émeut, encourage à mieux aimer.



158 Ses jambes, qui, depuis le temps où il avait été enchaîné, lui ont toujours fait mal, le portent difficilement. Depuis plusieurs mois, il ne peut plus monter à cheval.

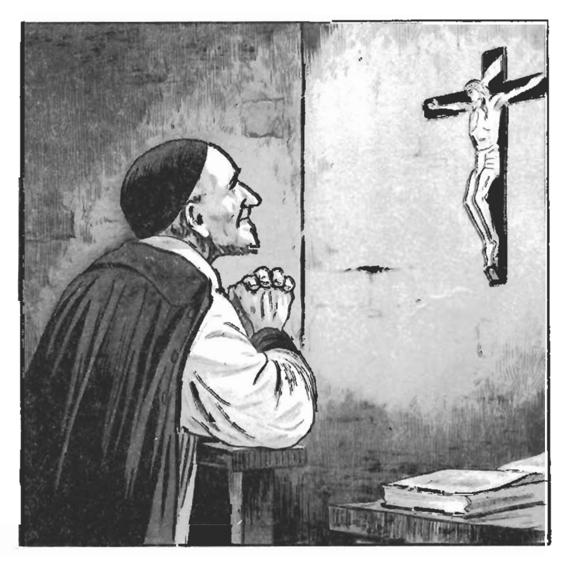
Pour faire ses courses à travers la campagne, il a dû accepter le carrosse que Mademoiselle d'Aiguillon lui a fait faire. Mais, chaque fois qu'il rencontre sur la route un pauvre infirme, il le fait monter auprès de lui.



159 Des lettres lui parviennent de tous les pays du monde. Il passe plusieurs heures chaque jour à faire des réponses, toujours pleines de bon sens.

Jusqu'au bout, il est fidèle à donner ses conférences aux prêtres et aux religieuses.

Il insiste avant tout sur la confiance en Dieu, l'abandon envers la Providence, la nécessité de l'humilité et surtout l'importance d'une charité loyale et intelligente vis-à-vis du prochain.



160 Malgré son âge avancé, il continue à se lever à 4 heures du matin. Il se contente de 5 heures de sommeil. Chaque jour il consacre 4 heures à la prière. Il sent mieux que personne combien les organisations si belles et si nombreuses qu'il a fondées ont, avant tout, besoin de l'appui de Dieu, le Maître des âmes.

Agir, travailler, écrire, prêcher, c'est bien, mais c'est seulement la grâce obtenue par la prière et le sacrifice qui convertit les cœurs.



161 Le 15 mars 1660, Louise de Marillac mourait après une courte maladie. Vincent, retenu à la chambre, ne put l'assister comme il l'aurait voulu. Il lui envoya un religieux chargé de lui dire : « Vous partez la première, je vous rejoindrai bientôt. »

Presque au même moment mourait son premier compagnon, Monsieur Portail, avec qui il avait fondé, trente-cinq ans auparavant, la Congrégation de la Mission. Elle comptait maintenant plus de 450 membres.



162 En ces trente-cinq ans, que de travail réalisé ! Les Filles de la Charité étaient au nombre de 600. Dans les campagnes et dans les villes, l'ignorance et la misère avaient reculé, les enfants avaient retrouvé des mères, les prisonniers étaient visités, les malades soignés, les galériens connaissaient un adoucissement à leur sort, le clergé de France était pénétré des maximes du fondateur des conférences du mardi, la paix était revenue et le visage de la France était changé.



163 Vincent, le 26 septembre, ne pouvant dire la Sainte Messe, se fit porter à la chapelle pour y assister ; en remontant dans sa chambre, il demanda lui-même le sacrement des malades.

Il resta toute la journée et toute la nuit dans un fauteuil, s'unissant aux prières de ceux qui l'entouraient.

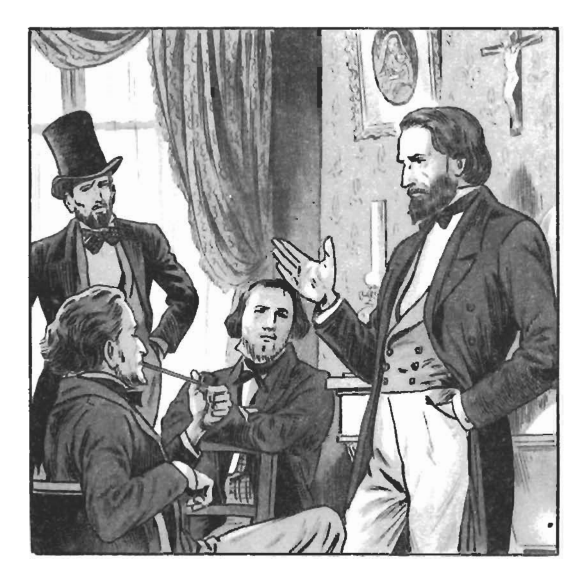
Vers 5 heures du matin, le 27 septembre, il expira en baisant le crucifix et en prononçant distinctement ces mots : « Confido » : j'ai confiance.



164 La reine Anne d'Autriche, en apprenant sa mort, dit : « L'Eglise et les pauvres font une grande perte... »

Une foule immense assista à ses obsèques ; tous disaient : « Nous avons perdu un père. »

Déjà, on le considérait comme un saint. En 1724, le Pape Benoît XIII le déclarait Bienheureux, et il fut canonisé en 1737. Son corps repose actuellement à Paris, dans la chapelle des Lazaristes, 95, rue de Sèvres, où de tous côtés on vient le vénérer.



165 Mais sa grande âme est toujours vivante. Elle continue à inspirer à travers le monde des initiatives charitables pour faire face aux détresses humaines.

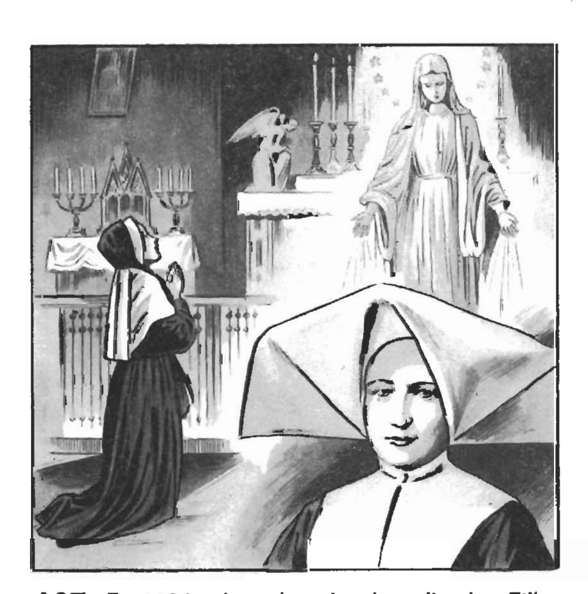
En 1833, un grand chrétien et un grand Français, Ozanam, mettait sous sa protection les réunions qu'il avait fondées, sous le nom de Conférences de Saint Vincent de Paul, pour soulager toutes les misères.

En 1885, le Pape déclarait Saint Vincent patron de toutes les œuvres charitables.



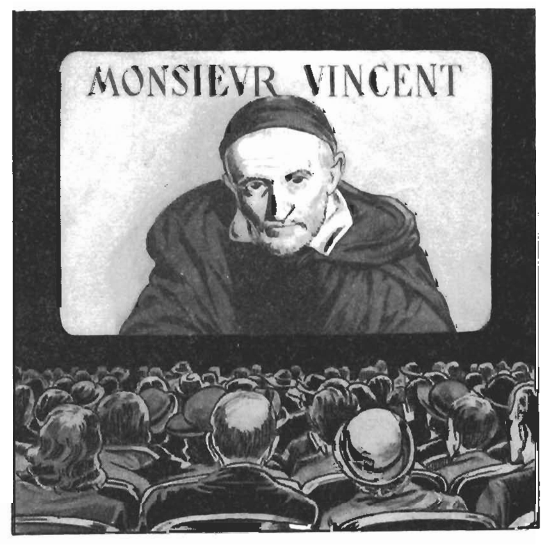
166 40.000 Sœurs, 5.600 Religieux continuent sur tous les points du globe la mission du grand apôtre de la charité. C'est par centaines qu'au cours des épidémies ou sous les bombardements, ils sont tombés, victimes de leur dévouement.

Plusieurs Filles de la Charité, plusieurs Lazaristes, soit pendant la Révolution française, soit en pays de mission, sont morts martyrs pour la foi. L'un des plus célèbres est le Père Jean-Gabriel Perboyre.



167 En 1830, c'est dans la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac, à Paris, que la Sainte Vierge apparut à Sœur Catherine Labouré, pour lui demander de faire graver une médaille sur laquelle serait inscrite la belle prière : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

En humble Fille de Saint Vincent, Sœur Catherine Labouré vécut obscure et inconnue dans la Maison des Sœurs de la rue de Reuilly, mourut en 1876 et fut déclarée Sainte par le Pape Pie XII en 1947.



168 Après la guerre de 1939-1945, un film intitulé « Monsieur Vincent » fut l'un des plus grands succès cinématographiques de l'époque contemporaine. Traduit dans toutes les langues, même en japonais, il fit connaître au monde entier l'une des figures les plus belles de l'Histoire.

Ami lecteur qui viens de lire la belle vie d'un Saint qui a fait honneur à la France et à l'humanité, demande-lui de t'apprendre à aimer comme lui les pauvres, et à te dépenser généreusement au service de tes frères malheureux.